

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. LE C. DE B***

TOME II.

GEORGE IV

COMMITTEE



THE BRITISH MUSEUM

LIBRARY

ŒUVRES COMPLETTES

DE

M. LE C. DE B***

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

DERNIERE ÉDITION.

..... *Fiunt Oratores. CIC.*

TOME SECOND.



A L O N D R E S :

M. DCC. LXVII.

GEORGE UVER

COMPLET

DE

DE L'ÉCOLE DE

DE L'ÉCOLE DE

DERNIÈRE ÉDITION

.....

TOME SECOND



A FONDÉE

M D C C L X X I

TABLE DES PIÈCES

Contenues dans ce second Volume.

R ÉFLEXIONS sur les Passions,	<i>Page ;</i>
Lettres à Madame la C. D***	1
Suite des Réflexions sur les Passions,	12
Le nouvel Élisée, à M. DE***	24
Réflexions sur la Métromanie,	31
L'Inconstante pardonnable, <i>Ode Anacréontique,</i>	43
Première Soirée,	45
Portrait de l'Amour,	50
Seconde Soirée,	52
Le Temple du Plaisir,	58
Troisième Soirée,	62
Lettre du Chevalier DART... à Milord VAL... <i>idem</i>	
Quatrième Soirée,	76
Lettre de Madame DEST... au Chevalier DART...	78
Lettre du Chevalier DART... à Madame DEST...	82
Souper d'Été,	88
Réflexions sur la Curiosité,	92
<i>II. Part.</i>	a

T A B L E

Réflexions sur le Goût de la Campagne,	112
Discours prononcé à l'Académie Française, par l'Auteur, le jour de sa Réception,	124
Réponse de l'Auteur au Discours de Réception de M. DUCLOS,	134
Complimens faits à Versailles par l'Auteur, Directeur de l'Académie Française,	143

PIÉCES ADRESSÉES A L'AUTEUR.

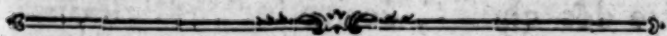
ÉPITRE à Son Excellence M. l'Abbé C. de B***, sur la conduite respective de la France & de l'Angleterre,	149
Épître à M. le C. de B***,	165
Épître à M. le C. de B*** après sa retraite du Ministère,	172
Le Retour d'Apollon, à M. le C. de B***,	179
Vers pour mettre au bas du Portrait de S. E. M. le C. de B***,	180

F I N D E L A T A B L E .

RÉFLEXIONS



RÉFLEXIONS SUR LES PASSIONS.



AVERTISSEMENT.

NOUS naissons tous avec des passions : la différence des états & des tempéramens empêche qu'elles n'éclatent avec la même vivacité. Ainsi tous les cœurs enferment en eux les principes des passions : le hazard de l'éducation & de la naissance s'oppose à leurs effets , sans en détruire la nature. Je me suis proposé depuis long-temps de les approfondir , & d'écrire sans beaucoup d'ar-

II. Part.

A

ij *AVERTISSEMENT.*

rangement toutes les réflexions qui naîtront de mon sujet. L'amour est la première passion qui se fait sentir : on peut même dire qu'elle est la plus générale. Les bornes de son règne sont celles de la nature ; sa durée sera celle du monde : ainsi je ne pouvois , sans renverser l'ordre des choses , écrire sur les Passions , & ne pas ranger l'Amour à la tête de toutes les autres.





LETTRE

A MADAME LA C. DE***

Vous voulez ſçavoir , Madame , ce que je penſe ſur l'amour : c'eſt vous expoſer à entendre tout ce que vous faites ſentir. Pourquoi demandez-vous à être éclairée ſur votre ouvrage ? Ne vous ſiéroit-il pas mieux de deviner mes ſentimens , que de me forcer à les développer ? N'importe , je ne vous reſuferai point le plaifir malin que vous cherchez ; & tantôt en philoſophe , tantôt en amant , je vais conſulter mon cœur : j'écrirai ſans art & ſans méthode ce qu'il me dira de l'amour. N'attendez pas qu'il m'en parle toujours avantageuſement : vous ſçavez trop combien j'ai ſujet de m'en plaindre ; mais ne croyez pas auſſi que par vengeance je cache des grâces que vous faites ſi bien ſentir. J'expoſerai ſes défauts & ſes vertus ; & par - là ,

Madame , je trouverai le moyen de vous donner des leçons , & en même temps de vous faire ma cour. Je souhaite que mes réflexions soient dignes de vous , de l'amour & de moi ; & que dans cent ans & plus , nous nous retrouvions tous trois ensemble.

Il faut avoir un cœur pour sçavoir aimer : les sens ne suffisent pas. Le tempérament conduit par l'esprit, peut mener jusqu'à l'amour. Nous naissons tendres ou voluptueux ; la nature donne à tous les cœurs un goût pour le plaisir , & quelquefois un penchant inévitable vers l'amour. Ce sont les heureux qui reçoivent avec ce goût piquant du plaisir , la délicatesse fine qui l'affaïsonne. Mais les ames que l'amour a choisies pour aimer , doivent passer rapidement & sans relâche , des grands plaisirs aux grandes peines. Leur agitation sera toujours nouvelle , & toujours extrême.

Connoissez-vous un feu qui prend toutes les formes que le souffle lui donne , qui s'irrite , qui s'affoiblit , selon que l'impression de l'air est plus vive ou plus modérée ? Il se sépare, il se réunit , il s'abaisse , il s'élève : mais

le souffle puissant qui le conduit , ne l'agite que pour l'animer , & jamais pour l'éteindre : l'amour est ce souffle ; nos ames sont ce feu.

Il est des climats où l'amour règne par choix ; un beau ciel , un air tempéré , des campagnes fécondes & riantes , attirent l'Amour , & semblent l'avoir fixé. Son temple est partout où la nature est belle : fils docile & reconnoissant , il suit en tous lieux sa mère. La fontaine de Vaucluse , le tombeau de Laure , les rives du Lignon , sont les lieux charmans qu'il habite : les déserts de la Sibérie , les glaces éternelles de la Norwege , sont les théâtres affreux de ses exils : ils ne furent jamais le siège de son empire. Un Provençal , un Portugais naissent amoureux : un Lapon commence par être brutal : il peut devenir emporté , mais jamais tendre. La beauté & la richesse d'un climat prêtent infiniment à la douceur des mœurs ; la tempérie de l'air influe sur les caractères. Il faut être doux pour être amant ; mais la vivacité n'ôte rien à la tendresse. Les amans véritables ressemblent

aux fontaines abondantes ; elles sont vives ,
mais elles sont douces.

Il n'est rien de si commun que de parler
d'amour ; il n'est rien de si rare que d'en bien
parler. Le cœur qui le sent , le définit bien
mieux que l'esprit qui l'imagine. Demandez à
un amant ce que c'est que l'amour : Sentir
& désirer , vous répondra-t'il en deux mots.
Mais ses yeux , sa physionomie , tout en lui
vous expliquera sa définition. Un homme d'es-
prit pourra vous répondre la même chose ,
sans vous éclairer de même. En un mot , un
amant qui parle d'amour , vous en fait éprou-
ver les mouvemens ; l'homme d'esprit ne vous
les fait qu'envifager.

J'ai aimé : mon silence avoit appris à ma
maîtresse ce que je devois lui dire ; j'allois
parler , elle m'avoit déjà entendu. On ne se
trompe point sur un amour véritable. Il s'élève
en nous , en la présence de ce qui nous aime ,
une voix secrète , un mouvement involon-
taire qui ne trahit jamais. Nos cœurs se con-
noissent mieux encore en amour , que nos
yeux aveugles & insensibles sur les dehors

affectés : rien de feint , rien d'apprêté ne les touche , la passion seule peut arriver jusqu'à eux. L'esprit n'est pas de même ; il se trompe sur tout ce qui le flatte , & souvent il entraîne le cœur sans le persuader.

La coquetterie sauve ordinairement les femmes des grandes passions , & le libertinage en garantit presque toujours les hommes. Il faut penser modestement de soi-même pour aimer sincèrement ; il faut être sage pour aimer long-temps : la plupart des femmes se rendent , & n'aiment point : le grand nombre des hommes jouit sans s'attacher. Les amans véritables n'ont d'autre vanité que celle de s'être enchaînés mutuellement , & d'autre plaisir que celui de jouir de leur défaite.

Un amour ordinaire est la plus foible de toutes les passions. L'espérance du plaisir le soutient , son approche l'affoiblit , son arrivée l'anéantit absolument. Tout est complaisance , tout est sacrifice dans une passion médiocre. On flatte une maîtresse , on approuve ses goûts , mais on ne sçauroit les prendre. Un amour foible ne devrait durer qu'un jour :

6 R É F L E X I O N S

la bienséance & les égards en font un martyre.

Une véritable tendresse , un goût éprouvé , un goût sincere & réciproque commande à toutes les autres affections de l'ame : c'est un embrasement qui consume jusqu'à leur racine ; & si le véritable amour ne détruit pas toutes nos passions , il en fait du moins ses esclaves : il leur commande avec autorité , elles lui obéissent sans résistance.

Le monde , aux yeux d'un amant , ne conserve jamais la même face : il change avec l'état de son cœur. Est-il heureux ? tout est riant , tout est tranquille. La nuit devient plus belle mille fois que le jour ; ses ténébres sont des voiles charmans où les plaisirs se cachent pour séduire : son silence devient le langage du bonheur même : tout est animé. Les saisons amènent de nouveaux plaisirs avec de nouveaux jours ; l'Univers enfin devient le théâtre de la félicité. Est-il malheureux ? les élémens sont bouleversés ; le jour n'est plus qu'une nuit funèbre ; la pointe des plaisirs devient celle de la douleur ; ce n'est plus cet air pur , cette

nature riante & parée : le caprice d'une maîtresse a renversé ce bel ordre : c'est un nouveau ciel, ce sont d'autres étoiles.

Le monde est bien petit aux yeux d'un amant. Sa maîtresse, les habits qui la touchent, le lieu qui l'enferme, l'air qui l'embrasse ; voilà le monde entier, voilà le vaste univers.

Si tous les hommes étoient amans, les sociétés ne feroient composées que de deux personnes, de celui qui aime, & de celle qui est aimée. De tous les liens qui nous unissent à nos familles, à nos amis, à nos intérêts, à notre gloire, à nos plaisirs, l'amour ne fait qu'une seule chaîne, qu'il attache fortement à notre cœur, & c'est la main de l'amante qui la gouverne.

Aimer, c'est n'aimer rien de tout ce qu'on chérissoit dans l'indifférence : aimer, c'est prendre l'esprit de sa maîtresse, & penser d'après elle ; c'est voir par ses yeux, sentir par son cœur ; en un mot, c'est changer de naturel, & devenir tout ce qu'elle est.

Passion terrible & emportée qui obscurcit

la raison , qui la fait servir à nos fureurs ; qui la force de déifier nos folies ; passion noble & généreuse , qui réveille en nous l'amour de la gloire , la probité endormie , la délicatesse émouffée. L'amour enfin n'a point de formes ; mais il est capable de les prendre toutes. Ses vertus & ses vices lui sont également étrangers. L'eau retient la figure du vase qu'elle remplit : nos maîtresses nous rendent tout ce que nous sommes.

Vous , qui êtes appelés au gouvernement des peuples , fuyez l'amour. Nés pour commander , vous serez esclaves ; & si l'objet qui vous séduit n'est pas l'image de la vertu , comme il est à vos yeux celle de la beauté , vous verrez chanceler votre trône : peut-être serez-vous écrasés sous ses ruines. L'amour n'est fait ni pour les Rois , ni pour le peuple : les Rois ont trop de devoirs , le peuple a trop de besoins. L'amour est le seul bien qu'on ne peut apprécier ; l'amour est le seul mal auquel on ne trouve point de remède. Peignez - le comme un monstre dangereux , représentez-le comme un Dieu bienfaisant , vous le trou-

verez tout entier dans l'un & l'autre de ces portraits.

Aimez une femme qui ne fera que belle , votre amour finira. Les grâces , les agrémens du corps sont limités ; la mesure de votre curiosité sera celle de votre tendresse. Joignez de l'esprit à ses charmes extérieurs , à ses charmes que la jouissance détruit , vous les verrez se multiplier , se répandre & s'animer à chaque instant. L'esprit est à la beauté , ce que la rosée du matin est aux fleurs. Mais si vous découvrez entre l'esprit & les grâces , des caprices , de la bizarrerie , de la vanité , de la jalousie , de l'humeur , fermez les yeux sur vos occupations & sur vos devoirs ; je vous le prédis , vous aimerez toute la vie. C'est jouir de trois personnes en une seule , que d'avoir une maîtresse qui rassemble les agrémens , l'esprit & les caprices.

La dispute des brunes & des blondes a été inventée par les voluptueux ; les amans ne sçauroient la décider : les uns choisissent avec réflexion , les autres aiment sans délibérer. Ce ne sont pas précisément les beaux yeux

noirs & les beaux bleus qui renversent les têtes , qui troublent les cœurs ; ce sont ceux qui parlent le mieux le langage de notre ame : la beauté plaît , la physionomie entraîne.

La jalousie est l'aliment & le poison de l'amour. C'est elle qui fait les amans délicats & les maîtresses emportées. Quand elle est douce & modérée , on ne l'entend se plaindre qu'avec retenue , on ne la voit soupçonner qu'avec précaution : aussi enfant que l'amour , elle se joue avec lui , & le corrige en badinant : c'est sous cette forme , c'est sous ces traits qu'il faut l'admettre dans un commerce tendre. Fuyez-la , quand , sur les pas des furies , elle se précipite un poignard à la main , quand elle gémit , quand elle crie auprès du tombeau qu'elle a creusé , & qu'elle mêle son sang avec celui qu'elle a fait répandre. Astrée inquiète est bien plus aimable que Médée furieuse. Il faut être délicat , & jamais jaloux : la délicatesse est toujours tendre ; la jalousie est souvent cruelle.

La plupart des hommes & des femmes se reprochent mal-à-propos leurs infidélités. Ils

SUR LES PASSIONS. II

se juroient autrefois un amour vif , un amour que la sympathie avoit assorti. Infideles à la vérité qu'ils attestoient alors , doivent - ils s'étonner aujourd'hui de devenir perfides en amour ? On n'aime guere dans le monde , mais on s'amuse. Parler sérieusement de l'amour , c'est tomber dans le ridicule. Cependant , aux yeux de la véritable probité , un amant & un ami infideles sont également méprisables. Cesser d'aimer par inconstance, est un défaut dans la nature : trahir ce qu'on aime , est toujours un vice dans l'amant.

*M. DE B*** à qui une Dame connue par sa beauté & son mérite , a demandé une définition de l'amour , lui répondit par ces vers.*

Qu'est-ce qu'Amour ?

C'est un Enfant , mon maître ,
Et qui l'est , belle Iris , du Berger & du Roi.
Il est fait comme vous , il pense comme moi ;
Mais il est plus hardi peut-être.





S U I T E

DES RÉFLEXIONS

SUR LES PASSIONS.

QUE de reproches ne m'a-t-on pas fait d'avoir écrit sur l'amour, & qu'il seroit long d'y répondre ! Pourquoi choisir une matière épuisée ? pourquoi s'exposer à des répétitions nécessaires ? quelle manie enfin, m'a-t-on dit, de vouloir traiter un sujet aussi puérile & aussi dangereux ? Voilà bien des crimes ; voici peu d'excuses. Premièrement je voulois écrire sur les Passions ; il n'y a rien, je pense, d'extravagant dans ce projet : il me paroît que de commencer par celle de l'amour ou de l'avarice, est encore une chose très-permise. Mais il est des oreilles, que le seul nom d'amour effarouche ; il est des hommes, qui par tempérament ou par vengeance, frémissent de l'entendre : que répondre à ces âmes délicates ? Deux choses : c'est un malheur qu'on

ait rangé l'amour au rang des grandes passions; il est triste que la fantaisie me soit venue de l'approfondir. A l'égard des répétitions où j'ai couru risque de tomber, je demande si des Juges sensés condamneroient un Peintre pour avoir représenté le Soleil en plein midi, dans ce moment heureux où il semble éclairer la nature entière, & briller généralement à tous les yeux.

Ce grand astre, dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux,
Semble, au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux :
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs,
L'Olympe, la terre & les mers,
Remplis de sa clarté féconde ;
Et jusques au fond des enfers,
Il fait rentrer la nuit profonde ;
Qui lui disputoit l'univers.

L'amour ressemble au Roi des astres : il est connu, il est peint dans toutes les parties du monde ; & c'est cependant encore le sujet le plus heureux, le plus utile & le plus sûr de

plaire. Le goût que nous avons pour la nouveauté , s'étend moins sur les matieres que sur la maniere de les traiter. N'épuisons point notre imagination à créer un nouvel ordre de choses , approfondissons celles qui sont connues , peignons-les d'une main hardie ; & sans y penser , nous deviendrons de grands peintres , & des peintres originaux. J'ai une autre réponse à faire , & la voici. On me demande comment il est possible qu'un homme fait pour vivre dans le grand monde, puisse s'amuser à écrire , à devenir Auteur enfin ? Je réponds , que s'il n'est pas honteux de savoir penser , il ne l'est pas non-plus de savoir écrire ; & qu'en un mot , ce sont moins les ouvrages qui déshonorent , que la triste habitude d'en faire de mauvais. Mais du moins , dira-t'on, vous courez de grands risques. Sont-ils si grands , après tout , quand on connoît ses forces ? Quand on n'entreprend rien de trop élevé , on peut entrer hardiment dans une carriere dont on a borné l'étendue. D'ailleurs je suis ennuyé d'être perpétuellement entraîné par ce que j'appelle le tourbillon du jour ,

jour, je veux dire, cet enchaînement perpétuel de plaisirs, de devoirs, de jeux, de spectacles, qui laissent à peine le tems d'être un moment avec soi-même, & qui communiquant à notre âme le trouble qui règne dans le monde, la rend incapable de saisir ses ridicules, & d'approfondir ses erreurs. Il faut que tout homme d'esprit ait son observatoire, où tranquille, & n'entendant que de loin le tumulte séduisant de Paris, il s'accoutume à connoître les hommes en étudiant son propre cœur. On pourroit conclure de cette réflexion, qu'observateur rigoureux, j'ai tourné de bonne heure mon esprit vers la satire ou la mélancolie : ce jugement seroit bien injuste. Sans être heureux, mon cœur est tranquille, & je laisse à mon imagination le soin de mes plaisirs. Il est vrai qu'en ouvrant les yeux sur la scène de ce monde, l'ingratitude est le premier objet qui les a frappés ; mais après quelques momens de sensibilité & de douleur, j'ai vu plus de folie que de méchanceté dans les hommes ; & je me suis accoutumé à commercer avec eux,

& à rire innocemment de leurs extravagances. Tous mes écrits annonceront cette façon de penser , ou plutôt cette faculté de sentir ; je n'offrirai que des tableaux rians : une raison aimable , une folie douce seront les Muses que j'invoquerai ; & peut-être , par une nouveauté qui ne peut être dangereuse , je peindrai la vertu au milieu des plaisirs , nous ouvrant des routes inconnues aux Socrates. Si cette manière d'écrire , simple , libre , & souvent poétique , a le malheur de déplaire aux Écrivains sensés dont la France abonde aujourd'hui , j'avouerai modestement que l'esprit de philosophie & de justesse , qui s'est , dit-on , répandu sur le siècle présent , n'a fait que passer rapidement devant moi , pour aller éclairer des hommes infiniment plus méthodiques. Mais malgré les progrès de la raison , il reste encore dans le monde une troupe de fous & de folles , qui crient à l'ennui , qui se plaignent qu'avec tout le bon sens du monde , on les fatigue , on les endort ; qui disent qu'à la vérité on écrit sagement aujourd'hui , correctement même ,

mais qu'après tout, l'imagination n'est pas fatiguée; qu'on voudroit bien s'amuser quelquefois aux dépens de la méthode; & qu'après avoir vu voler terre à terre les colombes, on aimeroit à se perdre dans les nues avec les aigles. Je connois, par exemple, une de ces aimables étourdies, à qui le ciel donna en imagination tout ce que les autres femmes ont en papillonnage, en babil, en coquetterie, dont l'esprit a la faculté de certains verres, je veux dire, celle de reproduire les objets jusqu'à l'infini. Une seule idée qui la frappe, en réveille une foule d'autres: polie avec les galans du monde, bonne & indulgente avec les fots, vive jusqu'à l'emportement avec les gens d'esprit, tranquille en apparence, son ame ressemble à cet argent vif & mobile, qui, au moindre mouvement, s'ébranle dans toutes ses parties. Présentez à une femme de ce caractère un livre pesamment écrit, & un amant sexagenaire, vous l'embarrasserez, je vous jure, sur le choix.

Ainsi, comme il faut plaire, autant qu'il est possible, à tout le monde, je demande d'a-

vance permission d'écrire pour les fous de ma connoissance ; bien résolu dans la suite de faire ma cour aux sages que je ne connois pas. J'appelle fous , tous ceux qui ont les passions vives ; & l'on peut remarquer qu'il seroit heureux pour les Écrivains dans tous les genres , de les avoir reçues du ciel vives & bouillantes ; car le génie suit toujours les passions impétueuses. Me voilà rentré heureusement dans mon sujet , dont je ne veux plus m'écarter.

Un Américain de mes amis , qui a de l'esprit & de l'usage du monde , mais qui n'a pas perdu dans son commerce ce jugement sûr , cette hardiesse dans les pensées , & ce tour figuré dans l'expression , que la nature ne refuse pas même aux Sauvages , me disoit l'autre jour en lisant mes réflexions : Qu'entendez-vous par cet amour , dont on fait tant de bruit en France ? Quel est-il ce Dieu , dont Paris entier paroît être le temple ? Tous les arts s'empressent à consacrer ses miracles , & même ses erreurs ; le marbre s'anime & le reproduit ; la toile respire & fait sortir ses

traits ; les théâtres retentissent de ses louanges ; la musique entraîne doucement les cœurs jusqu'aux pieds de son trône ; la poésie enflamme l'esprit , & le remplit de ses douces chimères. Quel ennui dans vos sociétés , si cet amour vif & piquant ne vient folâtrer avec vous , s'il ne réveille la paresse de vos Dames , & s'il cesse de présider à ces jolis riens qu'elles écoutent avec tant d'avidité ! Le desir de plaire , qui rend les Françaises si aimables ou si ridicules , est immortel parmi vous : il ôte , depuis quinze jusqu'à trente ans , l'envie , je dirai même , le besoin du repos. Qu'une jeune personne plaise au bal pendant douze nuits de suite , je vous jure que ses insomnies ne la changeront pas , & que sa vanité flattée fortifiera la délicatesse de son tempérament. N'est-elle plus aimée pour sa personne , elle voudra l'être pour de l'esprit , pour des mines , quelquefois même pour des grimaces : en un mot , il ne se met pas un ruban , pas une mouche dans le monde , que ce ne soit au nom de l'amour. Je remarque d'ailleurs que votre amour françois est l'ame du

commerce ; que le Dieu des modes le suit ; qu'il invente tous les jours de nouvelles parures , tire des mines de nouveaux diamans , file de nouvelles étoffes , & broye avec adresse un fard imperceptible , & des couleurs moins étrangères aux visages. Je ne vois rien enfin de si universellement répandu , de si généralement connu , que l'amour : & cependant , l'autre jour une femme du monde de trente-cinq ans , à qui j'en voulus parler , me dit d'un air moitié dédaigneux , moitié innocent : En vérité , je n'entends pas ce que vous voulez me dire , j'ignore absolument ce langage. Comment ! tout se fait en France pour l'amour ou par l'amour , & vos femmes feindront toujours de le méconnoître ? Quel contraste ! quel ridicule ! Expliquez-moi , de grâce , cette bizarrerie : d'où vient , continuoient-ils de me dire , qu'en Europe , & sur-tout en France , il faut , pour plaire aux femmes , dresser un autel devant elles , brûler perpétuellement un encens qu'elles ne trouvent presque jamais grossier , & de tous leurs défauts faire autant de Divinités qu'on adore ?

SUR LES PASSIONS. 21

Est-ce que réellement vous auriez parmi vous une tradition qui promît aux jolies femmes les apanages de la divinité ? ne se croiroient-elles pas sérieusement des Déeses de la terre ? Quel orgueil quand on leur déplaît ! quelle hauteur quand on commence à leur offrir des hommages ! quelle vertu quand elles résistent ! quel étalage de sentimens nobles & délicats , quand on commence à les ébranler ! Non , il n'est rien de si grand , de si fier , de si vertueux en apparence , qu'une femme à qui vous dites , je vous aime , pour la première fois : mais autant sa résistance semble-t'elle lui donner d'empire sur les hommes , autant perd-elle de sa divinité , quand elle cède à leurs penchans. L'appareil de vertu , d'insensibilité , de fierté disparoît : on découvre enfin les combats continuels qu'elle a soufferts pour résister fort peu de jours ; on voit que sa foiblesse n'étoit environnée que d'un nuage léger ; que ce nuage dissipé , il ne reste plus qu'une nature aussi foible que celle des hommes , mais plus inconstante , à la vérité , & plus dissimulée : on voit qu'on doit souvent

au hazard l'avantage de plaire aux femmes ; que c'est peut-être en flattant leurs défauts , qu'on les foumet ; que leur vanité se nourrit des hommages les moins sinceres ; qu'elles sacrifieroient un amant adoré , à l'orgueil d'être louées par un grand Prince , ou par un grand génie : en un mot , je trouve que vos François méritent d'être aimées ; mais l'adoration ne fait qu'éclairer davantage leur foiblesse. Ah ! que dans nos climats l'amour est bien moins comédien ! Il est parjure en France cet amour ; il atteste à tout moment le ciel & la terre : excessif dans ses promesses , avare dans ses dons , emporté dans sa colere , injuste dans ses soupçons , humble quand il demande , insolent lorsqu'il a obtenu , dénaturé quand il s'envole , curieux & avide de nouveauté ; car , j'ose le dire , si du fond des terres australes arrivoit à Paris un grand Seigneur médiocrement bien fait , on verroit encore des barricades , & vos femmes se feroient la guerre pour le conquérir.

Voilà les réflexions de mon sauvage , qui me paroissent justes , & qui font sentir à tout

homme raisonnable, que ce n'est pas dans le sein de la galanterie qu'il faut chercher le véritable bonheur ; je n'en connois point d'autre sur la terre que la tranquillité : libres & maîtres de notre tems , c'est à la raison de nous éclairer sur nos plaisirs : qu'elle se tourne toute du côté de notre félicité actuelle , sans perdre aucune de nos vertus : par les progrès de notre raison , nous compterons ceux de notre bonheur. La pièce de vers que je joins à ces réflexions , les rendra plus utiles, en les rendant sans doute plus aimables.





L E

NOUVEL ELISÉE.

A M. D E * * *

Q U I ne connoît ces lieux où l'abondance
A pour jamais établi son séjour ,
Où la justice a placé l'innocence ,
Où sans remords , sans soins , sans inconstance ,
On vit en paix dans les bras de l'amour ?
Un fleuve heureux endort , par son murmure ,
L'ambition , la crainte , les desirs ;
Et dans son onde on puise sans mesure
L'oubli des maux & le goût des plaisirs.
De ses vrais biens la nature parée ,
N'y montre aux yeux que des fruits & des fleurs ;
L'or est banni , la guerre est ignorée ;
Y pourroit-on ressentir des malheurs ?
Mais si ces lieux sont destinés aux sages ,
Pourquoi chercher ce qui nous est offert ?
Sans pénétrer aux ténébreux rivages ,
Vivons comme eux , l'Elisée est ouvert.
Ce ne sont point les plaines fortunées ,

SUR LES PASSIONS. 25

Les bois épais, le murmure des eaux,
Qui font couler nos heureuses années
Dans les douceurs d'un éternel repos.
C'est la raison qui rend les lieux aimables ;
Tout ici bas lui doit ses agrémens :
Antres obscurs, déserts impraticables,
Son seul aspect vous a rendus charmans :
Palais des Rois, vos cours ambitieuses
Seroient sans elle une affreuse prison :
Repos, transports, heures délicieuses,
Tous les plaisirs naissent de la raison.

Esprit des Dieux, soutien de l'Elisée,
Sage Minerve, éclaire l'univers ;
Que par tes soins l'ame divinisée,
Soit insensible aux grandeurs, aux revers :
De la vertu rends-nous la route aisée ;
Et pour jamais fais rentrer dans leurs fers
Les passions, ces filles des enfers.
Quitte un moment les campagnes fleuries,
Où le Léthé, sur un char paresseux,
Nonchalamment erre dans les prairies,
Et de roseaux couronne ses cheveux.
Si tu reviens, la paix & l'innocence
Vont rétablir leurs autels démolis ;
Et confondus par ta seule présence,
Tous les forfaits, enfans de la licence,

S'abîmeront dans l'ombre ensevelis.
Du haut du ciel nous reverrons descendre
Les plaisirs purs que goûtoient nos ayeux :
Le Dieu des ris qui mourut avec eux ,
Nouveau Phénix , renaîtra de sa cendre ,
Et parmi nous ramènera leurs jeux.
Mais toi , mortel , toi si digne de l'être ,
Esclave bas , né pour avoir un maître ,
Qui n'oserois écouter les desirs
Que dans ton cœur la nature fait naître ;
Toi , l'ennemi , le tyran des plaisirs ,
Veux-tu toujours gémir dans la poussière ,
Verser des pleurs , traîner des fers honteux ?
Ose à la fin jouir de la lumière ,
Et deviens homme en devenant heureux.
Mais ce bonheur , ce vain éclat du monde ,
Ressemble aux fleurs qu'enfante le Printems :
Tristes jouets de la Parque & du temps ,
Nos plus beaux jours s'écoulent comme l'onde ;
Et l'avenir , tel qu'une mer profonde ,
Va sans retour engloutir nos instans
Triste pensée où l'ame s'abandonne ,
Nous plaifons-nous à grossir nos malheurs ?

Si le plaisir , vainqueur de nos douleurs ,
Eternisoit l'éclat qui l'environne ;
Si les remords ne faoient point les fleurs

Dont en tout temps sa tête se couronne ;
Et si l'ennui , qui souvent l'empoisonne ,
A ses beaux yeux n'arrachoit quelques pleurs ;
Dieux ! comme vous , nos ames immortelles
S'enivreroient de douceurs éternelles ;
C'est le plaisir qui vous ouvrit les Cieux :
Par le plaisir nous ferions tous des Dieux.
Nés dans les pleurs , sujets à des disgraces ,
Nos bons ayeux ont coulé d'heureux jours ;
Que la raison nous guide sur leurs traces ;
Et qu'elle-même , animant mes discours ,
Offre à nos yeux , avec toutes ses graces ,
Le siècle d'or , ce siècle des Amours.
Là , sous les loix de Saturne & de Rhée
La Paix , Thémis , Flore , Pomone , Astrée ,
Avoient fermé le temple de Janus.
J'y vois par-tout la clémence adorée :
Forfaits honteux , vous êtes inconnus ;
Triste douleur , vous êtes ignorée.
J'y vois des champs conservés sans combats ,
Des bleds sauvés de la faux des soldats.
J'y vois la terre enfanter des miracles ;
Et la nature attentive à nos vœux ,
Ouvrir son sein , répandre sans obstacles
Tous les trésors qui rendent l'homme heureux ;
Des biens acquis par un travail facile ,

Et consumés par un usage utile ;
Des fruits pour mets , le Printems pour saison ;
Des lits de fleurs , un antre pour maison ;
Les Dieux pour Rois , la vertu pour noblesse ;
Point d'indigence , encor moins de richesse ;
Sincérité , foi , constance , candeur ,
Discretion , simplicité , grandeur ,
Le monde entier pour commun héritage ,
Egalité sans loix & sans partage ;
Tels sont les biens qu'on possédoit alors.
Ils reviendront : qu'on chasse de la terre
Cet intérêt qui meut tous nos ressorts ,
Qui fait la paix , qui déclare la guerre ,
Dont la faveur allume nos transports ;
Mais qui bientôt se brisant comme un verre ,
Perd les vivans , déshonore les morts ;
Ne laisse enfin que de tristes remords ,
Et des forfaits punis par le tonnerre.
Qu'il pleure enfin ses temples abattus ,
Temples impurs où régnoit l'injustice.
Pauvres en or , & riches en vertus ,
Laissons aux Dieux le pompeux édifice
De nos palais ; & ne retirons plus
De ces rochers creusés par l'avarice ,
Les vils trésors qu'y fait naître Plutus :
Nous reverrons enfin cet Elisée ,

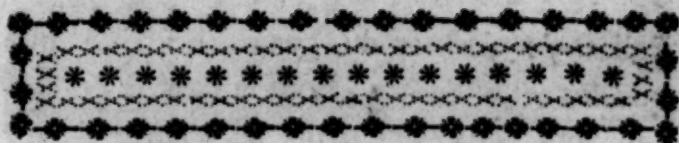
Si peu connu , si chanté dans nos vers.
 L'impiété punie & méprisée ,
 Va replonger dans l'ombre des enfers
 L'oubli des loix , l'erreur autorisée ,
 Et ces écrits captieux & pervers ,
 Qui par les traits d'une éloquence aisée ,
 Ont ébloui le crédule Univers.

Déjà je vois éteindre le bitume
 Qui nuit & jour embrasoit nos fourneaux ;
 Le fer se rouille , & la pesante enclume
 Ne gémit plus sous le poids des marteaux.
 La paix renaît au sein de la victoire ,
 Et l'Univers la reçoit à grands cris.
 S'il en jouit , nos Princes ont la gloire
 D'apprendre aux Rois à connoître son prix.
 Mais quels objets frappent mes yeux surpris !
 Quel Dieu conduit les Filles de mémoire !
 Quelle clarté ! quels sons harmonieux !
 L'Amour descend modeste & glorieux :
 Non cet amour que révere Amathonte ,
 Dont les plaisirs sont suivis de la honte ;
 Mais cet amour qu'Isfé peint dans ses yeux ;
 Ce feu vainqueur , né d'une source pure ,
 Qui se ranime au sein de la nature ;
 Ce Dieu charmant , qui présente à nos cœurs
 Des fers sans poids & des liens de fleurs ;

30 RÉFLEX. SUR LES PASSIONS.

Cé sentiment plus actif que la flamme,
Qui pour jamais unit l'ame avec l'ame ;
L'amour enfin, car son nom le peint mieux
Que tant de traits qui l'offrent à nos yeux.
Vivons, Isié, sous ses heureux auspices,
Et de nos cœurs offrons-lui les prémices ;
Contre le sort empruntons ses secours.
Si le passé, qui détruit toutes choses,
Nous a ravi le matin de nos jours,
L'instant présent fait naître assez de roses ;
Vivons, aimons, & jouissons toujours.
Mais si d'un Dieu la main impénétrable
Nous écrit au rang des malheureux,
Sans condamner son dessein adorable,
Rapprochons-nous de ce rivage affreux,
Où le destin farouche, inexorable,
Dicte aux mortels ses arrêts rigoureux.
Nous y verrons, au gré de la fortune,
Les flots bruyans s'élever jusqu'aux cieux,
Et plus cruels que les flots de Neptune,
Perdre les Rois & les amis des Dieux.
Nous y verrons le sceptre & la balance,
Les vains lauriers que la gloire dispense,
S'évanouir sous ces funestes flots ;
Et dans leur sein, si fécond en orages,
Nous puiserons la constance des sages,
Et nous boirons l'oubli de tous nos maux.

RÉFLEX,



RÉFLEXIONS SUR LA MÉTROMANIE.

LA manie des vers , dont on vient de jouer si heureusement le ridicule , en auroit beaucoup moins , si elle n'étoit devenue une passion presque générale. Les règles de la simple versification sont si faciles & si courtes , qu'il n'est presque personne qui , par paresse , ne s'accommode de ce genre de travail , & dont l'amour propre ne le flatte d'obtenir en peu de temps les grands honneurs du Parnasse , c'est-à-dire , un peu de fumée que l'orgueil grossit , & que le temps ou la nouveauté dissipent tôt ou tard. Il est difficile d'être jeune , & de vivre à Paris , sans avoir envie de faire des vers. L'Opéra , la Comédie & les femmes , font plus de Poètes que les Muses ; mais comme il n'appartient ni au théâtre , ni aux

II. Partie.

C

Belles de donner du génie , il arrive aussi que les seuls Poètes , dont le nom se conserve , sont ceux qui n'ont eu d'autre maître & d'autre modèle que la nature.

La critique n'a jamais été plus sévère , ni plus étendue qu'elle l'est aujourd'hui : il est tout ordinaire dans ce siècle de voir des enfans qui jugent , & qui jugent bien. On a dispensé la jeunesse du respect servile qu'elle rendoit aux jugemens de l'âge avancé ; c'est peut-être une faute ; mais il faut avouer qu'elle est souvent heureuse. Nous sommes raisonnables cinq ou six ans plutôt que nous ne l'étions autrefois : introduits de bonne heure dans le monde , rien ne nous étonne aujourd'hui. La confiance que nous donnent l'expérience & l'usage , fait naître en nous de nouvelles idées , en nous aidant à développer celles que nous avons déjà. La timidité qu'on nourrissoit autrefois en nous jusqu'à vingt-cinq ans , pouvoit avancer intérieurement les progrès de la raison ; mais elle s'opposoit sans doute à l'essor de l'esprit , & à ce jeu de l'imagination , qui fait qu'on plaît & qu'on invente.

Avouons néanmoins que la liberté qu'on nous donne de bonne heure, de penser & de parler hardiment, peut bien contribuer à étendre le nombre des bons Critiques ; mais aussi elle doit augmenter à l'excès le catalogue nombreux des mauvais Poètes. Tous les jeunes gens qui ont de l'esprit, entendent dans le fond de leur cœur une voix flatteuse qui leur dit : Vous avez assez de hardiesse pour chercher des fautes dans le grand Corneille, & assez de goût pour les trouver & les rendre sensibles. La douceur, l'harmonie, le charme séduisant des vers de Racine, ne vous empêchent pas de sentir le petit nombre d'expressions foibles & profaïques qui lui sont échappées : vous censurez avec discernement les Juges même du bon goût ; & vous n'oseriez entrer dans une carrière dont vous connoissez toutes les fleurs & toutes les épines ? Ce raisonnement intérieur de l'amour propre les ébranle, les séduit ; & si le hazard fait que soupant avec Voltaire ou Crébillon, ils leur entendent réciter des vers ; s'ils sont assez heureux pour saisir finement leurs grâ-

ces différentes , & pour admirer à propos la force & la pompe qu'ils sçavent répandre dans leurs ouvrages ; voilà leurs têtes qui se remplissent de projets vastes , le Parnasse les suit , ils ne voient plus que ses lauriers & sa fontaine immortelle ; le jour même ils essayeront leur talent dans un petit Madrigal ; & d'efforts en efforts , au bout de trois semaines, ils auront déjà ébauché douze scènes tragiques. Il suffit , pour les fixer dans une carrière où la nature ne les a point appelés , qu'une jeune personne laisse tomber sur nos prosélytes des regards conduits par le hazard ou par la coquetterie , elle leur fera prendre à l'instant pour enthousiasme le désordre de leurs sens. Apollon & l'Amour feront pour eux les mêmes Dieux : je les vois déjà s'égarer volontairement , se passionner de commande , & arborer avec audace l'étendart des Muses ; car la Poésie a ses Dom Quichottes aussi-bien que l'Amour. Je ne pense pas que le Chevalier de la Manche fût amoureux , ni capable de le devenir. Le siège de ses passions étoit plus dans sa tête que dans son

SUR LA MÉTROMANIE. 35

cœur. Que de gens , à son exemple , ayant choisi sans vocation un genre de vie qui leur étoit étranger , se sont affermis par raisonnement dans une entreprise extravagante , & parvenus enfin à se séduire eux-mêmes , ont cherché inutilement le temple de la gloire ! Que d'Auteurs se sont enfoncés sans guide dans le sacré Vallon , y ont jeûné , veillé pour écrire des Élégies insipides à leurs Dulcinées , pour faire dans leurs vers murmurer doucement les ruisseaux , voltiger les zéphirs , soupirer Philomele , dormir la raison , ennuyer l'amour , affadir l'esprit ; pour renverser quelquefois l'ordre de la nature , prendre , comme le Paladin , des moulins ordinaires pour des géans énormes , & devenir les Chevaliers errans du Parnasse ! Mais que retirent-ils de tant de fatigues ? Du mépris , des ridicules , quelquefois même des outrages. Ne croyons pas cependant que le vrai talent de la Poésie entraîne avec lui toutes les extravagances qui rendent certains versificateurs si ridicules. Je connois des gens qui s'imaginent qu'un Poète est l'image d'un Corybante

en fureur , ou la Pythie échevelée ; que la distraction le fuit fans cefse ; & que toujours emporté par l'imagination , fon esprit n'a ni règle ni confistance. Il est vrai que si l'on jugeoit Messieurs les Poètes par la plupart de leurs Odes ; si l'on vouloit y chercher l'image de leur esprit & de leurs manieres , on ne fçauroit jamais les croire trop outrés & trop extravagans : car qu'est-ce dans le fond que nos grandes Odes françoises ? L'Auteur ignore toujours où il est , ce qu'il voit , ce qu'il fait , ce qu'il entend : il semble que la force de l'enthousiasme l'ait privé de tous ses sens ; que près d'expirer , il ne lui reste plus que des mouvemens convulsifs. Peintres fans choix , fans dessein & fans ordre , nos tableaux lyriques sont étouffés sous les images & sous les ornemens : tous les traits en sont excessifs , & les expressions foibles ou gigantesques : en un mot , à l'exception de quelques ouvrages de ce genre qui vivront éternellement , je ne fçaurois donner une idée plus juste de nos Odes héroïques , qu'en les comparant à des édifices monstrueux , où tous les ordres

de l'architecture seroient confondus sans distinction , & dont la richesse & le travail prouveroient moins la fécondité & l'industrie de l'art , que son abus & l'inutilité de ses efforts.

» Donnez-moi des nuages enflammés , des
 » vents impétueux , qui , sur leurs ailes agi-
 » tées , portent les tempêtes dans les airs :
 » faites succéder au tumulte un silence mor-
 » ne ; que la terre émue se taise ; que l'onde
 » qui fuit s'arrête ; qu'un coup de tonnerre
 » fende cet amas de nuages suspendus au haut
 » des cieux : à ce signe éclatant , à cette voix
 » le monde reconnoîtra son maître ; & Dieu ,
 » content de nos hommages , appellera les zé-
 » phirs , fera luire son soleil ; & les monta-
 » gnes humides , dont il avoit entouré son
 » trône , se fondant en rosée , porteront dans
 » le sein de la terre la vie , la fraîcheur &
 » l'abondance. »

Voilà une Ode , assurément , s'il en fût
 jamais : aussi m'a-t'il fallu employer tous les
 élémens , & ne laisser rien dans la nature qui
 ne contribuât à la richesse de mes descrip-
 tions. Que d'ornemens perdus , & que cet

appareil est bien inutile ! Cependant , à une première lecture , nous admirons des expressions semblables ; c'est ce qui fait que je ne trouve rien de si fautif que l'admiration. C'est un sentiment qui semble profiter de l'étonnement où les grandes figures & les mouvemens inattendus jettent notre ame , pour la forcer d'applaudir à ce qu'elle n'a pas encore conçu.

Ne cherchons donc pas l'histoire des Poètes dans leurs ouvrages ; leur gloire y perdrait sans doute trop : mais assurons-nous que le ridicule naît essentiellement du caractère , & non pas du talent. Sçachons que les grands Poètes ressemblent à la nature : elle est singulière dans ses opérations & dans sa conduite ; mais personne n'a dit encore qu'elle fût ridicule ni bizarre. Ainsi , rien ne fait tant de tort aux enfans d'Apollon , que le malheur d'avoir des compagnons indignes d'eux. Il est triste qu'un talent qui ne s'acquiert point , & qui se développe même avant la raison , semble être commun aujourd'hui à tous ceux qui pensent. En vérité , les femmes devroient bien

prendre garde à ne plus louer les mauvais vers qu'on fait pour elles , & à ne recevoir ni Bouquets , ni Epithalames ; car leurs éloges sont dangereux ; & tel qui auroit écrit uniquement en prose toute sa vie , fera long-temps des vers , pour avoir été applaudi sur un Sonnet in-promptu , ou sur des Stances faites à loisir. Rien d'ailleurs ne seroit plus utile que de réformer le corps des versificateurs : ils deviennent par-là même incapables de tout autre genre d'écrire ; & soit par air , soit par paresse , eux-mêmes avouent hautement qu'un démon les fuit , & que faire des vers est pour eux une occupation nécessaire. Qu'elle le soit , à la bonne heure , pour ceux qui y réussissent ; mais vous , dont le public ne lit les ouvrages que par humanité , renfermerez-vous constamment tous vos devoirs dans la nécessité où vous êtes sans cesse d'ennuyer vos concitoyens ? Voudrez - vous être toujours cause qu'un art précieux tombe dans le mépris où vous vivez ? Un art estimable , dira-t'on , un art précieux ! Quoi ! la Poésie , cette sœur de la Satyre , occupera-t'elle une

place honorable dans l'Etat ? Est-ce pour graver sur l'airain des injustices atroces ? Est-ce pour décrier , comme elle l'a fait souvent , le mérite , les grâces & la beauté ? Est-ce enfin pour lever un front rebelle contre la Religion & contre les Loix ? Que répondre à ces exclamations , si ce n'est qu'on ne peut disconvenir que les hommes ne soient méchans , mais que la calomnie , l'audace & l'impiété éclatent en prose comme en vers , & qu'un talent , pour être utile ou pour nuire , fuit toujours les penchans de l'ame qui le renferme ? Ainsi la Poésie , cet art de peindre à l'esprit , & de rendre sensible au cœur ce que la nature & le pinceau représentent aux yeux du corps , devient une furie dans le calomniateur , un embraînement dans l'emporté , un poison dans le satyrique ; mais elle n'en est pas moins l'éloge de la vertu , le prix des beaux arts , l'ornement d'un siècle , la gloire d'un Royaume , l'amusement de l'honnête-homme , & le charme de la société. Versez de l'eau pure dans deux coupes ; l'une des deux est empoisonnée , l'autre ne l'est pas : d'où

vient ? Le danger de l'eau vient-il du vase ? Heureux ceux qui reçurent un talent qui les fuit par-tout , qui , dans la solitude & le silence , fait reparoître à leurs yeux tout ce que l'absence leur avoit fait perdre , qui prête un corps & des couleurs à tout ce qui respire , qui donne au monde des habitans que le vulgaire ignore ! Le Soleil fatigue par sa marche constante ; c'est toujours le même feu , ce sont les mêmes rayons. Mais si , comme les Poètes , on le voyoit sur un char , aussi ancien que le monde , traîné par des chevaux immortels qui soufflent la vie & la flamme ; si dans ses éclipses , on s'imaginoit qu'en longs habits de deuil il pleure la mort de Coronis , ou le changement de Daphné ; si l'aurore n'étoit pas simplement pour nous la seconde impression du jour ; si c'étoit une Déesse éplorée , qui gémit , qui se désespère de sortir des bras d'un vieil époux , pour ne trouver qu'un amant endormi : en un mot , si chaque fontaine paroissoit renfermer une Nymphe ; si chaque ruisseau sembloit cacher un Dieu ; si le moindre petit oranger cou-

vroit de sa tendre écorce une Driade , ou un Faune , qu'il seroit doux aux hommes de voir naître le jour ! Qu'il seroit agréable aux Belles de le voir finir ! Chimeres , dira-t'on , chimeres ! Eh qu'importe , pourvu que le temps en coule plus rapidement , pourvu que l'ennui n'en arrête pas tristement le cours ? Quelle réalité vaudra une si douce illusion ? C'est elle , c'est cette illusion charmante , qui fait croire à plusieurs que les Poètes sont infidèles à leurs maîtresses par imagination , & que souvent ils ne sont amoureux qu'en idée. Voici la preuve du contraire ; & c'est par-là que je finis.





L'INCONSTANCE
PARDONNABLE.

ODE ANACRÉONTIQUE.

IRIS, Thémire & Danaë
Ont en vain reçu mon hommage ;
N'en doutez point , belle Aglaë ,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle si tendrement ;
Mon cœur est si foible & si tendre ;
Que je croyois , même en l'aimant ,
Vous voir , vous parler , vous entendre.

Un sourire engageant & doux ,
Bientôt m'enflamma pour Thémire ;
J'ignorois qu'un autre que vous
Pût aussi finement sourire.

Danaë s'offrit dans le bain :
Qu'on est aveugle quand on aime !
Aux lis répandus sur son sein ,
Je ne crus voir qu'Aglaë même.

Ainsi , dans les plus doux plaisirs ,
Je cédois à vos seules armes ;

Mon cœur n'éprouvoit de desirs ,
Que par l'image de vos charmes.

Iris , Thémire & Danaë
Ont en vain reçu mon hommage ;
N'en doutez point , belle Aglaë ,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Pour donner une idée moins badine du caractère des Poètes , lorsqu'ils sont amoureux , il me prend envie de placer ici le récit d'une aventure certaine , mais dont les circonstances sont si peu vraisemblables , que , quelque opinion qu'on ait de la folie des hommes , je crains bien qu'on ne me reproche d'en faire une peinture trop outrée. J'ose assurer cependant que je prendrai soin d'altérer en plusieurs endroits la vérité , afin de mieux sauver la vraisemblance. Qu'on ne s'attende point de trouver dans cet ouvrage , ni des exemples à suivre , ni des fautes à éviter ; tout y est si étranger à l'ordre commun des choses , que les habitans du Parnasse & ceux des petites-maisons sont , à mon avis , les seuls qui puissent en retirer quelque profit. Ce Roman est divisé en quatre Soirées.

PREMIERE SOIRÉE.

C'ÉTOIT au mois de Mai, sur le déclin du jour, que Mademoiselle Dest... descendit dans un jardin où le Chevalier Dart... eut envie de la conduire. L'heure étoit dangereuse. Déjà l'étoile de Vénus commençoit à paroître; & quelques nuages légers répandus sur l'horizon, se laissoient à peine dorer par les derniers rayons du Soleil couchant. Un air pur, un berceau, un beau ciel, peu d'obscurité, c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour donner envie d'aimer. Mais si dans un lieu qui renfermeroit tous les pièges que la nature peut nous tendre, lorsqu'elle se présente à nos yeux dans toute sa parure, un Poëte aimable donnoit la main à une Muse charmante; si frappés ensemble de la beauté du Printems, ils se disoient: Mais quoi! est-il possible que les saisons & les cœurs puissent avoir des rapports sensibles? Que les jours

se ressembtent peu, & que nous nous ressemblons peu à nous-mêmes ! La terre couverte de neiges , les arbres dépouillés de leurs feuilles , le silence des oiseaux , tout cela ne semble-t'il pas défendre d'aimer ? Oui : l'Amour ne vole point sur l'aile des aquilons ; il attend les zéphirs pour se balancer au milieu des airs , & pour y répandre ce doux poison qui nous enivre. Sans doute que nous étions aussi aimables il y a trois mois ; mais je ne sçais quelle froideur se mêloit dans tous nos discours ; il faut bien que nous n'eussions pas encore reçu la permission de nous aimer. Mais aujourd'hui que l'air est rempli du parfum des fleurs , que la terre est parée comme un temple où l'Amour va descendre , il semble qu'il soit arrivé à nos âmes ce que nous avons vu se passer sur la surface des eaux , lorsque le premier souffle du Printems commença de la fondre. Nous ne sçavons quel trouble charmant nous agite , & quelle puissance inconnue nous empêche doucement de résister. Quoi ! le Printems règne , le jour a disparu , nous sommes seuls ; que penser de
cette

cette situation ? Ils s'aimeront , dites - vous. Hé , sans doute ! C'est ce qui arriva au Chevalier Dart... & à Mademoiselle Dest... Les sentimens que je viens d'exprimer les faisaient en entrant dans le jardin. A peine avoient-ils marché quelque temps , qu'ils se regardèrent mille fois en Poètes & en amans ; ils s'arrêtèrent ensuite avec embarras , puis ils se regarderent encore , baissèrent enfin les yeux ; mais ce qu'il y a de miraculeux dans cet événement , c'est que , sans doute , par la force de l'amour , ils tournerent un moment l'un autour de l'autre , à peu près comme les tourbillons de Descartes. Cette marche extraordinaire finit fort singulièrement : tous deux , comme par inspiration , se jetterent à genoux , & tous deux furent également étonnés de s'y voir. Dart... rompit le premier un silence si mystérieux. Quoi ! vous êtes à mes pieds , Mademoiselle , à mes pieds ! Ignorez-vous que je puis tout-à-l'heure mourir de plaisir sur la trace que les vôtres ont faite sur le sable ? Oui , répondit la Muse , avec un rouge charmant qui de son front se

répandit sur ses joues , vous avez sçu me plaire , Chevalier , & je n'ai pas balancé de vous adorer : je suis fiere , vous ne l'ignorez pas , mais il est bien juste que l'orgueil tombe aux pieds de l'amour ; & nous avons trop d'esprit pour perdre dans un vain cérémonial , des momens que le plaisir rend chers , & qui s'envolent pour hâter la paresse des amans. Qu'importe après tout à mon cœur que vous ne m'aimiez que depuis un quart-d'heure. Je comprends , par la violence de mes feux , qu'on peut sentir dans une minute tout ce qu'ont éprouvé les anciens Céladons. Oui , reprit vivement le Chevalier , une ame sensible fait bien du chemin , & quand on a de l'esprit , il ne faut qu'un moment pour s'aimer à la folie : d'un coup d'œil on apperçoit dans sa maîtresse tout ce qu'elle vaut , & l'amour extrême fuit toujours une aussi profonde connoissance ; en un mot , c'est la sottise des amans & des maîtresses qui cause la lenteur de l'amour : pour moi , je crois fermement que tout Cythere a passé dans mon cœur , & je sens trop combien il m'en coûteroit de résister au plus fort

& au plus doux de tous mes penchans. De résister à son penchant ; Chevalier , y pensez-vous bien ? Est-ce qu'on résiste ? Comment étouffer des feux dont la source est toute entière dans le cœur ? Comment se tromper soi-même , en voulant se persuader que le vrai bonheur n'est pas où sont les plaisirs ? Ah ! qu'il est heureux d'être Poète , interrompit l'amant , & que l'imagination rend l'amour aimable ! Il me semble le voir descendre dans vos yeux : je jurerois qu'il les éclaire lui-même de son flambeau ; car je sens bien que c'est de-là qu'il pénètre au fond de mon cœur : oui , il est par-tout où je vous vois , c'est sans doute lui que j'adore en vous ; peut-être même est-ce vous que j'adore en lui. A ces mots la fiere Dest. . . devint rêveuse un instant ; mais prenant tout-à-coup son parti : Peut-être , dit-elle d'un ton ironique ? Décidez-vous , Monsieur ; je vous laisse éclaircir vos doutes : aussi bien la nuit s'avance , adieu , je vous quitte pour jamais. L'orgueil & le dépit l'avoient déjà emportée sur leurs ailes. Le Chevalier eut beau crier que rien

n'étoit plus clair que son discours , que cette ambiguïté prétendue étoit une vraie chimere. Peine inutile : la Nymphé avoit disparu. Dart... fut contraint de s'en plaindre à tous les astres du Firmament , & de gronder la Lune , qui ce jour-là étoit fort pâle ; mais s'étant assis quelque temps après sur un gazon , il y fit des vers ; ressource ordinaire des Poëtes dans le malheur , & ne sortit du jardin qu'après avoir salué l'Aurore. Voici quel fut l'ouvrage qui l'occupa toute la nuit.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

TRAITER toujours la vertu d'inhumaine ;
 Et malgré moi sentir des feux naissans ;
 Voir ma raison toujours plus incertaine ,
 Fermer les yeux sur le trouble des sens ;
 Unir souvent les ris & la tristesse ,
 Mourir cent fois , & revivre en un jour ;
 Par les plaisirs connoître enfin l'amour ,
 Et n'y trouver que la délicatesse ;
 Ranger alors Ismene au rang des Dieux ;
 Croire à ses pieds être assis sur le trône ,

SUR LA MÉTROMANIE. 51

Voir tous mes biens , & mes maux dans ses yeux ,
Être jaloux de l'air qui l'environne ;
Pouvoir l'aimer jusqu'à l'emportement ,
Croire en mourir , & c'est peu de le croire ;
Mais , comme ami , sauver toujours la gloire
De la Beauté qu'a désarmé l'amant ;
La demander à la Nuit , à l'Aurore ,
La voir par-tout & la chercher toujours ;
L'aimer sans cesse , & l'aimer plus encore ,
Quand la fortune obscurcit ses beaux jours :
Si c'est aimer , Ismène , je vous aime ,
Et c'est à vous que j'en dois le secret.
Lorsque l'Amour lança son premier trait ,
Oui , je le vis , vous le guidiez vous-même.

Fin de la première Soirée.



 SECONDE SOIRÉE.

HÉLAS ! s'écria Mademoiselle Dest. . . en s'éveillant , ce pauvre Chevalier a passé la nuit fort mal à son aise , il faut qu'il m'aime bien pour s'exposer ainsi aux injures de l'air. Les vers qu'il m'a envoyés sont charmans , il écrit comme les anges. Or , remarquez , je vous prie , qu'on fourre les anges partout. J'ai eu tort , continuoît-elle , de m'emporter si légèrement ; mais aussi comment est-il possible qu'un homme d'esprit ignore que les Belles veulent être louées sans aucune modération ? Les droits d'une maîtresse sont encore plus forts ; ainsi je rassemble en moi tous les titres qui peuvent justifier les éloges outrés ; car je suis , Dieu merci , tout à la fois , fille , maîtresse & Poète. Ces réflexions achevées , elle prit du papier , & écrivit :

Dans ce jardin où je connus l'amour ,
 Où tu sentis ses ardeurs par mes charmes ;
 Viens , cher amant , m'inspirer à ton tour
 Et des plaisirs , & même des alarmes.

Le Chevalier ayant reçu ces vers sur la fin du jour , se hâta d'arriver au jardin , où il avoit trouvé la veille tant de bonnes raisons pour aimer. La jeune Dest... s'y étoit déjà rendue , & pour ne point perdre de temps , elle s'étoit assise au bord d'un bassin , où elle examinoit scrupuleusement les défauts de sa coëffure , & s'applaudissoit en secret d'avoir encore quelques momens à donner à sa toilette. Après avoir dérangé des boucles qui faisoient fort bien , & mis deux ou trois mouches furnuméraires qui lui changerent en mal la physionomie , elle troubla de colere l'eau du bassin ; & détournant la tête avec précipitation , elle découvrit le Chevalier derriere un myrte , où depuis une heure il faisoit des réflexions morales sur le bon esprit des femmes , & plaignoit intérieurement sa maîtresse de ce qu'elle se déparoit ainsi en s'ajustant : ils furent tous deux fâchés de se voir. Le Chevalier parut dans l'attitude d'un homme qui a quelque chose à se reprocher , & qui craint qu'on ne s'en apperçoive : la Nymphé , de son côté , rougit de dépit d'avoir donné matière

à des réflexions morales. Dart... enfin pour fortir d'embarras, s'avisa de dire en s'approchant d'elle :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Mais comme il s'aperçut que son compliment ne réussissoit pas, partagé entre la crainte d'avoir déplu, & l'amour extrême qu'il ressentait, il se prit à pleurer innocemment. La jeune Dest... sans sçavoir pourquoi, en fit de même ; & Dart... plus vivement touché encore, s'écria tristement : Quoi ! vous pleurez, ma Déesse ! je voudrois au prix de tout mon sang arrêter la moindre de vos larmes. Hé, que ne sommes-nous au temps des métamorphoses ! les Dieux me changeroient tout-à-l'heure en fleur, vos larmes seroient pour moi des larmes de l'Aurore, elles me donneroient la vie & la beauté ; peut-être que je couronnerois vos cheveux, ou que je passerois sur votre sein le seul jour que j'aurois à vivre. Que je suis malheureuse, mon cher Chevalier, dit Mademoiselle Dest... d'avoir douté un seul moment de votre amour ! vous

avez soupçonné peut-être que l'orgueil étoit mon vice favori. Ah ! pensez mieux de mon cœur ; une passion plus noble l'avoit alarmé ; plus je vous aime , plus je crois être en droit de vous plaire : plus vous m'aimez , & plus je dois compter que rien ne me balance dans votre esprit. Oui , si vous me voyez telle que je suis , n'en doutez point , Chevalier , je ne suis pas aimée ; l'illusion suit toujours les véritables amans. Jurez-moi donc , pour me rassurer , que tout ce que j'ai de joli vous paroît beau , que tout ce que j'ai de médiocre vous semble joli , & que mes défauts ne sont que des ombres légères , où mes grâces vont se cacher. Oui , je le jure , & mon serment part du fond du cœur ; mais après tout , ajouta Dart. . . qu'est-il besoin de le jurer ? Si vous n'étiez pas à mes yeux le chef-d'œuvre de la nature , je ne serois point à vos genoux le modèle de l'amour. Je le connois , cet amour , c'est le plus grand de tous les plaisirs lorsqu'il est violent : c'est la plus sottise de toutes les occupations lorsqu'il est médiocre. Oui , je préfère la douceur de pleurer à vos pieds , à tout ce qu'on appelle plaisir , ma chere Dest..

Le vulgaire des amans ne pleure point, c'est un raffinement de volupté dont l'amour leur a fait un secret; mais de grace, épargnez-moi vos froideurs: sûre de mon ame, que pouvez-vous craindre? Sûre de ton ame, interrompit-elle, oui dans le moment qui s'écoule, mais celui qui le suit ne me l'enlèvera-t'il point? Quand on ne sçait pas craindre, ingrat, on ne sçait pas aimer. Il faudroit pour me rassurer que nos ames fussent à découvert, que les corps qui les emprisonnent, changés tout-à-coup en une vapeur brillante, se laissent pénétrer par les regards; alors je verrois si tu es sincere, & j'espérerois du moins qu'en connoissant mon ame entiere, tu pourrois apprendre enfin à m'aimer. A ces mots le Chevalier fit un éclat de rire: quoi! Mademoiselle, lui dit-il en badinant, vous voudriez que nos corps ne fussent qu'une ombre transparente? Y pensez-vous; vos charmes n'auroient plus aucune solidité, & la vie ne seroit qu'un songe. Avouez du moins, Chevalier, reprit-elle en riant à son tour, que l'amour & le plaisir ne perdroient rien à ce songe; nos ames forceroient leur prison,

& peut-être qu'elles s'uniroient éternellement l'une à l'autre... Mais quoi, cher amant, déjà la nuit nous sépare ; que le temps passe vite , quand l'Amour lui prête ses ailes ! Déjà je ne vois plus ton image ; parle-moi , qu'au son de ta voix chérie je reconnoisse mon bonheur. Je crains de te perdre dans les ombres ; est-il bien vrai que la Fable n'est qu'une chimere ? N'est-il plus de Nymphes sous les eaux ? Elles profiteroient de l'obscurité pour t'enlever ; tu vaux fans doute mieux que cet Hylas qu'elles ravirent à Hercule : je suis jalouse enfin de toute la nature. Hé , que peut craindre la plus aimée de toutes les Grâces , dit le Chevalier ? ses chaînes sont des plaisirs : qui pourroit jamais les rompre ou les éviter ? Mais à propos de plaisir , Musée adorable , je me souviens d'en avoir décrit le temple autrefois : si je vous avois aimée alors , la peinture en feroit plus touchante & plus vive. N'importe , dit-elle , je serai bien aise de vous entendre , puisque je ne puis plus vous voir. Dart... lui donna la main , & lut de mémoire.

LE TEMPLE DU PLAISIR.

PLAISIR si souvent appelé
Par les brillans accès d'une aimable folie ;
Plaisir si souvent exilé
Par les sombres vapeurs de la mélancolie ;
Venez , offrez-vous à mes yeux ,
Ecartez le bandeau qui vous fait méconnoître ;
Découvrez ce front radieux ,
Où les jeux voltigeans , où les ris semblent naître ,
Et d'où l'amour fait disparoître
La fierté gênante des Dieux.
On m'écoute , on reçoit mes vœux & ma priere.
Un char d'azur m'emporte dans les airs ;
Il trace dans son vol un sillon de lumière ,
Et descend comme un trait au milieu des deserts.
Dieux ! sous un toit couronné de bruyere ,
Ce grand moteur de l'Univers ,
Le plaisir qui peut seul remplir notre ame entiere ,
Me montre en fouriant un lit couvert de lierre ,
Où repose avec lui l'aimable oisiveté ;
Un ruisseau coule à son côté ,
Et les jonquilles qu'il arrose ,
Conservent la vivacité

SUR LA MÉTROMANIE. 59

D'une fleur fraîchement éclosé.

Près de son canal argenté

Un oranger touffu s'oppose

Aux feux dévorans de l'été :

Sous son feuillage respecté

L'amour endormi se repose ;

Et par ses charmes arrêté

Le volage zéphir s'expose

A perdre encor sa liberté.

Séjour aimé des Dieux , où le plaisir dispose

De mon cœur , de mes vœux & de ma liberté ;

Monarque complaisant , souverain sans fierté ,

Il me permet tout ce que j'ose.

Telle est du doux plaisir l'aimable autorité ;

Son sceptre est un bouquet , sa couronne une rose ;

Et ses loix sont ma volonté.

Dieu charmant , je vous vois sourire

Au dernier trait de ce tableau.

Sans doute je rends mal les transports que m'inspire

L'aspect de ce séjour nouveau.

» Oui , je ris de te voir en rimes redoublées ,

» De ton cerveau brûlant consumer tout le feu :

» Dans tes peintures dérégées

» Tu parles du plaisir toujours trop , ou trop peu,

» Envain assembles - tu mesure sur mesure ;

» Ton esprit échauffé s'épuise vainement :

- » On trouve des couleurs pour peindre la nature ;
» Mais quel heureux pinceau trace le sentiment ?
» Plus le plaisir est simple , & plus tu devois craindre
» D'affoiblir ses vives ardeurs :
» Le chercher , C'est le fuir : le sentir , c'est le peindre ;
» C'est en mériter les faveurs.
» Tu me vois entouré de campagnes fleuries ;
» Au milieu des bergers j'établis mon séjour ;
» Je foule l'émail des prairies :
» Rivale & frere de l'amour ,
» J'inspire comme lui de douces rêveries.
» Le silence des bois , la fraîcheur d'un beau jour ,
» Plaissent plus à mes yeux que l'or des galeries
» D'une tumultueuse Cour.
» Les jeux & l'agrément nâquirent sous mon aile :
» Semblable à l'onde d'un ruisseau ,
» Qui par l'heureux secours de sa source fidelle ,
» Dans sa fuite se renouvelle ;
» Sur un sujet toujours nouveau
» Le Dieu de l'enjoûment m'appelle :
» Dans mes discours légers la faillie étincelle.
» Et plus badin que les zéphirs ,
» Ce n'est pas la fleur la plus belle ,
» Mais c'est toujours la plus nouvelle
» Qui cause mes derniers soupirs.
» Mortel , si tu veux me connoître ,
» Vole auprès d'Aglaë ; ses yeux me feront naître :

SUR LA MÉTROMANIE. 61

- » Quelquefois au sein des amours ;
- » Elle amuse mon inconstance ;
- » Mais l'on me trouvera toujours
- » Entre l'esprit & l'innocence.

En vérité, Chevalier, dit la jeune Dest., je suis fâchée de n'avoir qu'une ame, ce n'est pas assez pour vous : mais que dis-je ? Vous n'y perdez rien, mon esprit sent tout ce que vous valez, & mon cœur aime tout ce que mon esprit a trouvé d'aimable en vous ; je vous jure qu'ils sont tous deux bien occupés. Muse charmante, Déesse des Vers & de l'Amour, vous m'enivrez de joie. Dieux ! vous m'aimez, & j'ai passé la journée sans vous déplaire. On me l'avoit toujours dit, j'étois né pour le bonheur. Ainsi se séparèrent deux amans qui devoient bientôt ne plus s'aimer ; tant il est vrai que les extrêmes se touchent toujours dans la tête des Poëtes. Je laisse aux Lecteurs le soin de réfléchir sur leurs aventures. Le fond en est ancien, la tournure en est neuve ; mais peut-être que l'un & l'autre ne valent pas grand'chose. Heureusement il ne reste plus que deux soirées à passer.

Fin de la seconde Soirée.

TROISIÈME SOIRÉE

UNE Lettre du Chevalier Dart... à Mylord Val son ami, me dispense d'écrire ce qui se passa dans les deux dernières Soirées : il y raconte la fin de ses aventures ; on ne fera pas fâché , sans doute , de l'entendre lui-même , & de le voir peint dans son propre Ouvrage.

LETTRE

Du Chevalier DART... à Mylord VAL:

VOUS voulez sçavoir , Mylord , la fin de mon Roman , c'est compter sur mon amitié , & sur la nécessité où je suis depuis long-temps de vouloir tout ce que vous desirez. S'il est nouveau d'être l'historien de ses propres folies , il ne l'est pas moins d'avoir un ami à qui on ne rougisse pas de les raconter ; plus il

il en coûte à mon amour propre , plus le sacrifice doit vous flatter ; & c'est , je crois , vous marquer assez d'estime , que de ne pas craindre de vous dévoiler les foibleesses d'un cœur dont vous chérissiez les vertus. Voilà une espece d'éloge tout nouveau , & qui vaut bien la peine que vous le receviez avec plaisir. Ce préambule fini , je vais tout de suite vous raconter ce que vous ignorez encore de mon aventure avec cette folle que j'ai tant aimée. Je vous disois hier , dans quel enchantement m'avoit laissé la seconde entrevue que j'eus avec elle : de peur de tomber dans la répétition , je vous fais grace de tous les différens mouvemens dont je fus agité jusqu'au lendemain. Ces fortes de situations sont peintes par-tout , & je n'ai ni le loisir , ni la volonté de vous dire ce que tout le monde sçait. Mais que les jours se ressembtent peu , mon cher Mylord , & que les présages sont incertains ! Qu'on me dise après cela que les songes sont les ministres des Dieux & de la vérité ; j'en eus dix mille qui me promettoient un bonheur durable ; Atys en est moins en-

touré à l'Opéra ; & si vous en exceptez le dernier de tous , où je vis Vénus , la foudre à la main , tous les autres n'annonçoient que les ris & les amours. L'impatience où j'étois de revoir ma Déesse , fit bientôt envoler le sommeil & les songes ; j'arrivai avec le jour dans le jardin où je l'avois trouvée si belle , je m'aperçus que les fleurs étoient aussi fraîches & aussi belles que les jours précédens ; je ne remarquai point que les fontaines eussent changé de cours , je n'en vis aucune remonter vers sa source , ni murmurer plus tristement ; tout m'y parut à l'ordinaire , rien n'y blessa mes yeux , rien n'y troubla mon cœur : mais voici l'événement le plus singulier de ma vie , & qui caractérise bien l'espèce de folie qu'on reproche aux Poètes. Premièrement , Mylord , l'ivresse de la passion me fit oublier absolument qu'il est d'usage dans le monde de dîner le matin & de souper le soir. Jusques-là mon aventure ressemble à beaucoup d'autres ; car vous n'ignorez pas que les Héros de Roman ne mangent point , ou du moins si peu , qu'il ne vait pas la peine

d'en parler. Ce que je vais vous dire est plus merveilleux. Vous sçavez qu'il est permis en poésie de donner une ame aux êtres les plus inanimés , & des couleurs aux choses les plus insensibles ; ainsi par l'usage de la Fable , on embellit la vérité même ; cette maxime est fondée sur une tradition constante , qui nous apprend qu'un jour la Fable & la Vérité étoient en dispute ; la Raïson fut appelée pour la décider. Il étoit question entr'elles de beauté ; car c'est la grande querelle des Déeses & des Mortelles. La Vérité parla la première en ces termes : Une preuve que je suis plus belle que vous , ô Fable , c'est que je n'ai jamais craint de paroître toute nue. La pudeur est mon voile , mes charmes sont ma parure. Simple & innocente , je ne persuade qu'en faveur de la vertu. Je suis fille des Dieux , ame des vrais plaisirs , objet naturel de tout ce qui pense ; & vous , enfant malheureux de l'illusion & du mensonge , votre beauté n'est qu'un fard imposteur , & vos plaisirs qu'un songe qui s'envole. La Fable répliqua avec audace : ô Vérité , vous

les hommes craignent de vous entendre : il est vrai que chaque peuple s'imagine être éclairé de votre flambeau ; mais vous êtes si difficile à pénétrer , que vous échappez même aux yeux de la raison. J'avoue que vous avez une beauté mâle & durable ; mais c'est dire assez clairement , je pense , que vous manquez de ces grâces fines & touchantes , qui rendent mes charmes si intéressans : en un mot , vous avouez que je l'emporte sur vous lorsque je suis parée ; ma victoire sera donc complète , & je vais faire un assaut général avec vous : la Raison notre juge n'en sera point alarmée. La Fable commençoit à se dépouiller de ses ornemens aimables ; mais à mesure qu'elle dénouoit un ruban , elle faisoit envoler une grâce ; la vivacité & la physionomie , ces reines de nos cœurs , disparurent avec les mouches & le rouge : en un mot , elle alloit s'enlaidir , si la Raison , qui jusqu'alors avoit conservé le maintien grave d'un Juge , ne se fût opposée absolument à cette imprudence. Vous êtes faite pour la parure , lui dit-elle , & vous aurez

toujours l'avantage d'en servir. La Vérité plaît sans ornement aux esprits dont j'ai la conduite ; mais elle est trop austere pour ceux qui refusent de me suivre ; ainsi ne vous brouillez point , & vivez ensemble, vous y gagnerez toutes deux. A l'instant elle les fit approcher : après quelque résistance , enfin elles s'embrassèrent ; la Fable en devint plus belle , & la Vérité plus aimable. Cette digression vous paroît un peu longue , Mylord ; mais la voilà heureusement finie. Je vous disois donc qu'on n'est point surpris que tout soit personnifié dans la poésie , parce qu'on n'imagine pas qu'un Poëte croye voir réellement voltiger les zéphirs , qu'il pense entendre parler les arbres & les rochers , voir nager les Naiades sous les eaux , & cent autres extravagances pareilles. Cependant , Mylord , j'en crus appercevoir mille fois davantage ; je me laissai surprendre à une rêverie si douce & si charmante , que mon imagination s'échauffant de plus en plus , la terre commença à changer de face à mes yeux ; l'air me parut en un instant rempli d'une

E iv

infinité de génies bleu-célestes , qui sembloient être tout occupés de différentes réflexions. Les uns rampoient tristement sur cette matiere fine & subtile , qui compose l'air que nous respirons , tandis que d'autres voloient sur des chars superbes. J'admirai cette difference , & je m'avisai de conclure que ces génies pourroient bien avoir les mêmes mœurs que les hommes. En effet , je vis un instant après quatre phaëtons de nacre , tirés par des chevaux aurores ; ces quatre chars se précipitoient au travers d'une multitude de Sylphes que je distinguois à peine ; la foule des génies trembloit devant eux ; quelques-uns même , plus malheureux , étoient écrasés sous les roues ; cependant les conducteurs n'en alloient pas plus lentement ; une caleche de cristal , couleur de rose , s'avança alors vers moi. Je vis une petite brune qui rioit de toutes les forces de causer tout ce désordre ; de temps en temps elle se baïsoit vers la portiere , pour faire des agaceries aux petits-maitres qui la sulvoient ; leur émulation me fit trembler , car à tout mo-

ment quelque Sylphe étoit écrasé sous les pieds des chevaux. Avant d'aller plus loin, remarquez que tous ces objets me paroissoient extrêmement déliés, & d'une figure imperceptible aux yeux du vulgaire. Enfin le char le plus léger gagna les autres de vitesse. Il atteignit la caleche, & la choqua si imprudemment, qu'elle fut brisée à deux doigts de ma bouche; en sorte qu'en respirant, j'ayalai & la jeune Sylphide, & les débris de son équipage. La petite Déesse aérienne descendit au fond de ma poitrine avec une frayeur mortelle; je vis alors régner une grande consternation sur tous les visages, & je ne doutai point qu'il ne passât pour constant parmi les Sylphes, que la belle brune avoit été précipitée dans un gouffre pour servir d'exemple aux coquettes outrées; il me parut même que la foule des génies s'approchoit de moi avec une curiosité mêlée de quelque frayeur, à peu-près comme des matelots pourroient considérer l'écueil où ils auroient échoué. Mais je rendis bientôt le calme au peuple bleu; car par l'action naturelle de

mes poumons , la belle ressortit de l'abyme où elle étoit tombée , & trouva son salut dans ce qui avoit causé sa perte. Le plus zélé de ses amans la fit remonter sur un char pompeux , & qui , en vérité , étoit plus gros que trois ou quatre têtes d'épingles jointes ensemble. Les Sylphes applaudirent & crièrent au miracle. Je ne doute point que lorsque la Déesse eut repris ses esprits , elle ne racontât bien des merveilles de la construction du corps humain. On pourroit conclure de cet événement , que les différentes especes d'êtres peuvent être dangereuses les unes pour les autres , & que la respiration des hommes est , par rapport aux Sylphes , ce que le souffle des enfans d'Éole est à notre égard. Ennuyé à la fin des génies élémentaires , & impatient de voir arriver ma maîtresse , je fus me reposer dans un des fallons qui donnent sur le jardin ; le premier s'appelle le cabinet des Dieux , & l'autre le cabinet des Déeses : je donnai la préférence aux Immortelles. Après avoir admiré quelque temps les ouvrages curieux du Praxitele

de nos jours , je m'arrêtai sur la statue de Vénus sortant du bain , qui est un peu écartée des autres. Au bout d'un moment de rêverie , je m'avisai de lui parler ainsi : puiss-que je suis seul avec vous , permettez , Déesse , que je vous rappelle tous les avantages que la beauté vous donne sur les autres Immortelles. Il est vrai que Junon est la plus puissante , Minerve la plus sage , l'Aurore la plus fraîche , Iris la mieux parée ; mais que font , aux yeux même de ces Déeses , la puissance , la sagesse , la fraîcheur & la parure , si on les compare à la beauté ? C'est aux charmes que le beau sexe aspire : les Déeses & les mortelles ne cherchent avec ardeur les autres prérogatives , que pour se dépiquer de n'être pas assez belles ou assez aimables. Je voudrois bien , à votre place , jouir du chagrin de Junon , quand elle se tue de répéter devant vous , que la grandeur de la naissance est le seul véritable avantage des Dieux ; je crois qu'il est bien plaissant de l'entendre parler avec un mépris souverain des Déeses subalternes , lorsqu'elle dit , nous autres ha-

bitantes de l'Olympe ne sommes pas faites pour vivre avec les petites Divinités. Mais il n'est pas moins réjouissant pour vous de sçavoir que Minerve & Diane prêchent continuellement la jeune Hébé sur les devoirs du mariage. Croyez-nous, disent-elles, c'est la raison qui fait les Déeses : laissez aux mortelles les agaceries & le manège, vous éviterez par - là les mauvais discours des Dieux petits-mâtres ; car c'est la coquetterie de nos jeunes Immortelles qui fait fondre dans l'Olympe ce déluge de couplets qui l'inondent aujourd'hui. Je crois qu'Hébé doit être bien fatiguée de leurs sermons ; & vous sçavez, Déesse, comment elle les met à profit. Je ne doute pas non plus que les divins maris de l'empirée ne vous jurent tous qu'ils n'ont jamais aimé leurs divines femmes. Le vieux Nérée, le sombre Pluton ne vous offrent-ils pas quelquefois des présens ? Car c'est la ressource des amans ridicules. Vous devez bien rire de leur voir étaler la galanterie de la vieille cour de Saturne ; mais de tous les plaisirs que vous goûtez

dans l'Olympe , je n'en vois pas de plus piquant que celui de désespérer sans cesse cette foule de jeunes zéphirs qui vous obsèdent. Quelle comédie de les voir vous lorgner avec art , & vous sourire avec méthode ! Qu'il est plaisant de les trouver cent fois le jour à vos pieds , vous baissant les mains avec fureur , & vous appelant inhumaine sans sçavoir pourquoi ! Qu'il est risible de les voir devenir mutins tout-à-coup , vous arracher votre éventail , vous en frapper légèrement , vous quitter brusquement , revenir promptement , vous regarder dédaigneusement , vous parler follement , chanter nonchalamment , siffler outrément , & par vengeance louer leurs grâces , & se mirer délicieusement dans les plumes de leurs ailes ! Enfin , Déesse , je ne finirois jamais , si je voulois compter tous les plaisirs que l'avantage d'être belle vous donne ; j'en crois le nombre aussi grand que celui de vos charmes.

Vous vous étonnez , sans doute , qu'on puisse avoir une conversation aussi longue

avec une statue : vous le ferez encore davantage , quand je vous dirai que je sentis en ce moment que rien de ce qui est beau , n'est inanimé , & que le bronze & la toile , quand l'art les métamorphose , ont par le secours de l'illusion , autant de pouvoir sur nos ames que la réalité même. Pendant ce discours , Mademoiselle Dest. . . avoit eu le temps d'arriver , sans bruit , derrière moi : elle écouta paisiblement jusqu'à la fin ; mais aux dernières paroles que je prononçai , je me sentis frapper sur l'épaule. Ce coup , quoique très-léger , fut pour moi un vrai coup de foudre ; car en me détournant j'aperçus la jalousie personnifiée , qui me regardoit avec des yeux où la fierté empêchoit la fureur d'éclater. Allez , me dit-elle , je ne croyois pas qu'il y eût encore au monde des Pygmalions , ni qu'on pût me sacrifier à une statue ; je vous rends vos sermens ; ils me déshonorent : épargnez-moi pour jamais l'horreur de vous voir ; je vous conseille pourtant de ne pas oublier une pareille conquête , & d'adorer qui sçait vous plaire. A

ces mots la colere , le dépit , la rage , & toutes les passions ensemble l'emportèrent loin de moi. Je restai un moment aussi immobile que Vénus l'étoit sur son piedestal. Peu à peu cependant je sentis revenir la souplesse de mes nerfs ; je ne me remuai pourtant encore que par ressort : enfin , parvenu à sortir de ma place , j'emportai chez moi un fond inépuisable de réflexions. Demain , Mylord , je vous conduirai au dénouement d'une aventure qui m'a paru durer plus de six mois , par les différens genres de transports , de tourmens , de projets , de combats , qui tour - à - tour remplirent & déchirèrent mon ame. Adieu , Mylord , fuyez l'amour.

Fin de la troisième Soirée.

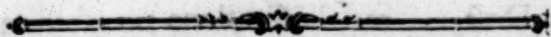


QUATRIÈME SOIRÉE.

O N ne connoît jamais si bien l'amour ; mon cher Mylord , que lorsqu'on en ressent les peines. Elles ont un caractère distinctif , qui empêche qu'on ne les confonde avec toutes les autres afflictions. Il n'en est pas toujours de même des plaisirs de ce Dieu ; ils ressemblent à tous ceux qui piquent vivement nos sens , & qui enivrent notre ame sans la rassasier. L'impression de la douleur causée par l'amour est plus profonde ; il semble qu'il s'appuye sur le trait qu'il a enfoncé dans le cœur , & qu'il veuille ajouter un poids insupportable aux douleurs aiguës qu'il fait souffrir. Au contraire , ce n'est qu'en voltigeant autour de nous qu'il nous couronne de ses roses , & qu'il souffle dans nos ames une étincelle de sa joie qui brille dans ses yeux : vous devinez , sans doute , où aboutit ma réflexion. La fuite de Mademoi-

felle Deste. . . me laissa dans un abyme affreux , je ne voyois aucun jour pour sortir ; la statue de Vénus me suivoit par - tout , & sembloit me reprocher amèrement ma foiblesse : quelque léger que fût mon crime , mes remords me le faisoient paroître énorme : l'amour m'accusoit au fond du cœur ; je me déchirois moi-même par mes réflexions , & je n'espérois trouver de secours que dans les bras du désespoir.

C'est dans cette funeste situation que je reçus une lettre de ma cruelle maîtresse. Je crus mourir en la décachetant ; mon ame se partagea si vivement entre la crainte & l'espérance , que j'eus peine à résister à la violence des mouvemens dont je fus agité ; mais ce trouble ne dura guere , & je retombai bientôt dans la mélancolie la plus noire ; c'est ce qui me fait penser que l'amour pourroit bien être une maladie contagieuse , dont les suites & les symptômes sont plus ou moins funestes , selon la différence des tempéramens & des humeurs. Voici mot à mot la Lettre que je reçus.



L E T T R E

De Madame DEST.... au Chevalier DART..

OUBLIEZ à jamais mon nom , mes traits & sur-tout ma foiblesse ; que rien ne rappelle mon image dans un cœur où j'ai été méprisée ; n'ayez pas l'audace de penser à moi ; ne me déshonorez plus en m'offrant les restes d'une passion mal éteinte : ce n'est pas votre affreuse inconstance qui me désespère ; elle ne sera jamais aussi entière que je le desiré ; c'est la crainte d'être encore aimée , c'est la honte de régner sur votre ame , qui rendent ma vie malheureuse. Jour affreux où j'ai connu le plus perfide de tous les hommes ! Moment fatal à ma gloire & à mon repos , où j'ai pu assez estimer son cœur pour désirer de le posséder seule ! Quelle erreur m'a séduite , quelle furie a fasciné mes yeux ! Je crois le crime inévitable , puisque je n'ai pu me défendre de vous aimer. Un enchaînement affreux de causes ignorées , m'a ôté l'usage

l'usage de la raison & l'exercice de ma liberté ; mais non , j'ai creusé moi-même l'aby-me où je suis tombée ; j'ai ajouté foi à vos yeux imposteurs , à cette physionomie où toutes les vertus sembloient se peindre ; j'ai pensé aveuglément que tout ce qui paroif-
soit aimable , pouvoit être aimé. Malheu-
reuse ! Je n'ai pu résister à mon penchant ;
je vous ai cru tendre & vertueux. Eh ! com-
ment ne pas croire ce qu'on desire si ardem-
ment ? Toute ma fierté est tombée devant
vous ; je voulois résister , & je ne pouvois
que vous aimer ; je me perdois dans l'éclat
de vos yeux , & j'enivrois moi-même ma
raison ; je l'endormois , de peur d'entendre
ses reproches ; mais vous l'avez réveillée ,
ingrat ; elle crie aujourd'hui , elle vous ac-
cuse , ou plutôt elle m'accable moi-même.
Qu'elle me laisse , cette funeste raison , goû-
ter un instant l'espoir de la vengeance. Quoi !
je n'ai pu tenir dans ton cœur contre une
image inanimée ? Le marbre m'a enlevé mon
amant ; une statue est ma rivale ? Tu m'as
donc trompée , quand tu me parlois de mes

charmes ? Je n'avois fans doute aucun droit de te plaire. Quoi ! je n'étois pas digne de te fixer ? Mais l'orgueil ne me fait-il point illusion ? Ce que tu aimes ne l'emporte-t-il pas sur ce que tu as aimé ? Infortunée que je suis ! c'est la beauté même qui combat contre moi, c'est la mere des grâces qui me dispute un cœur ; mais le marbre le plus froid & le plus insensible a-t-il quelque pouvoir sur l'ame des amans ? Hélas ! c'est le marbre même que je crains ; il ne change point , sa beauté est toujours la même ; le temps n'imprime aucunes rides sur le front des statues ; leur jeunesse est éternelle , leurs charmes piquent toujours , & le silence qu'elles gardent , assure pour jamais leurs conquêtes. Oui , je n'aurois point crainit la plus aimable des mortelles ; ses discours imposteurs , la fausseté de ses sermens , l'inégalité de sa conduite , auroient pu détruire l'ouvrage de ses yeux ; mais Vénus en silence allarme plus mon cœur , que si , brillante & parée , elle te faisoit succéder à Adonis. Tu vois que je te decouvre toutes les blessures de mon

cœur , que je les fais saigner devant toi ; c'est te dire assez que je déteste les hommages que tu pourrois me rendre , puisque je t'avoue que je souffre. Sois sûr que tu ne sçau-rois me guérir , & que je mourrois de déses-poir de t'avouer ma foiblesse , si je pouvois en avoir encore pour toi.

Tout autre qu'un Poète & qu'un amant auroit cru , sur une pareille lettre , Made-moiselle Dest. . . plus passionnée que jamais ; mais je ne vis dans ses expressions que ce qu'elle croyoit y voir elle-même. Les véri-tables amans sont toujours trop crédules. Une maîtresse écrit des injures , sans songer que son cœur les dément : un amant y est sensible , sans s'imaginer que l'amour en est le véritable auteur. Je croyois d'ailleurs la fierté de la Dest. . . si bien établie , qu'il ne me vint pas même dans l'idée qu'elle pût jamais me pardonner. Ainsi mon ame s'a-bandonna toute entiere au désespoir , & j'écrivis sur le champ ce que vous allez lire.

L E T T R E

Du Chevalier DART... à Madame DEST...

UN crime imaginaire m'ôte pour jamais, Mademoiselle, le seul bien que je desirois; je renonce sans regret à une vie languissante, où je ne pouvois même jouir des illusions de l'espérance: la mort n'est affreuse que pour les heureux; il est triste de la voir fendre brusquement la foule des plaisirs qui nous environnent, & se faire ainsi un passage jusqu'à nous: mais quand la douleur a pris place dans notre ame; quand elle en fait sa demeure éternelle, croyez-vous que la vie soit un bien, & qu'on aime à la conserver? Vivre heureux, ou mourir, voilà la maxime des cœurs sensibles: vous verrez dans peu si je ne sçaurai pas l'autoriser par mon exemple.

Les lettres sont d'un grand soulagement en amour; il semble qu'on se délivre, en écrivant, du fardeau qui nous accabloit;

c'est le silence qui nourrit les douleurs : il faut se plaindre , il faut gémir pour souffrir moins ; & quand on a intéressé toute la nature à partager ses peines , il semble qu'on sorte d'une solitude affreuse où la douleur nous retenoit ; tout y étoit muet pour nous , tant que nous nous sommes tûs ; mais au moindre soupir , à la moindre plainte , nous croyons que tout s'empresse à nous écouter , que les objets les plus insensibles s'animent , & que la nature entière concourt à plaindre & à soulager nos malheurs. Ainsi vous qui avez perdu ce que vous aimez , écrivez , parlez , plaignez-vous ; mais à qui ? A votre maîtresse , si elle vit ; à son ombre , si les Dieux vous l'ont enlevée ; aux rochers , aux arbres , à votre chien , à votre chat , n'importe , il y va de votre bonheur. Le petit billet que je venois d'écrire m'avoit beaucoup soulagé , & le serment que j'avois fait à ma maîtresse de mourir pour elle , sembloit m'avoir rendu le goût de la vie & l'usage des plaisirs. C'est dans cette disposition qu'un mouvement inconnu de curiosité me con-

duisit dans le fallon des Dieux ; j'espérai qu'il me feroit plus favorable que celui des Déesses. Mais quelle fut ma surprise ! Je découvris à travers une porte vitrée , Dest. . . qui étoit montée sur le char d'Apollon sortant des Mers , & qui lui disputoit la gloire d'éclairer le monde. J'eus peine à m'empêcher de rire ; mais je réfléchis sur mon aventure avec la statue de Vénus , & j'augurai que celle d'Apollon pourroit bien avoir produit le même effet. Cependant je me cachai le mieux que je pus , afin de ne rien perdre de cette scene. Vous croirez sans doute , Mylord , que je vous raconte des songes. Mademoiselle Dest. . . cette fiere beauté qui m'avoit tant reproché mon amour pour Vénus , alloit avoir une conférence avec Apollon , & voici quels en étoient les propos. Quand on est jolie , quand on a de l'esprit , il est honteux de s'attacher à un mortel ; & puisqu'il est des Dieux , il faut essayer de leur plaire. Apollon , flambeau du monde , que le vulgaire te connoît mal ! Il te prend pour un globe enflammé , pour une mer

SUR LA MÉTROMANIE. 8;

immense de feu. C'est ainsi qu'il te confond avec la gloire qui t'environne. Mais moi, que tu daignas éclairer dès mon enfance, moi qui ose te regarder avec des yeux d'aigle, je perce les flammes qui t'environnent, & j'arrive jusqu'à toi; je reconnois l'astre de la terre & celui de l'esprit; tu agis sur l'ame comme sur la matiere; tu la fertilises, tu la desséches à ton gré, tu produis, tu détruis les nuages qui assiègent la raison: Monarque des cieux, tu allumes le tonnerre au feu de tes rayons divins; Dieu du genie, tu l'échauffes, tu l'embrases, & tu en fais sortir des éclairs qui saisissent les bons Juges, & qui désesperent les sots. Leve-toi, fors des mers, rends le jour aux amans; ôte-leur l'illusion, ou confirme-la pour jamais; éclaire ces glaces qui reproduisent ta lumiere; les Belles t'attendent impatiemment: depuis douze heures elles n'ont pu considérer leur image; laisse-les jouir d'elles-mêmes; laisse-les admirer leurs grâces. Pour moi, je mépriserai désormais les foibles avantages de la beauté, & je n'aurai d'autre amant

que le Dieu des sciences & de la véritable gloire. C'en est fait, ton char s'ébranle, tes coursiers bondissent sous ta main, l'air s'ouvre, le ciel brille, je vole. Dieu ! que la terre est petite ! que l'homme est peu de chose ! & que la musique de l'Opéra est mauvaise, quand on entend celle des cieux ! Elle est en vérité tout - à - fait dans le goût Italien.

Ma foi, Mylord, je ne pus y tenir davantage ; j'entrai en riant de toutes mes forces, & Deft... tomba du haut de l'empirée avec une colere qu'il fut impossible d'appaîser. Que vous dirai-je de plus ? Elle jura de ne jamais me pardonner ; moi je jurai de ne l'aimer de ma vie, parce que c'est beaucoup trop que de renfermer tout à la fois dans sa tête les plus extravagans de tous les Dieux, Apollon & l'Amour.

Fin de la quatrième Soirée.

Je viens de peindre les extravagances & les ridicules de l'amour des Poètes ; il est juste de finir cet article par un tableau plus riant & plus avantageux. Il faut voir les Muses à table , pour connoître tout ce qu'elles valent : on sçait quel étoit le Parnasse des Chapelle & des Chaulieu , & combien ils décrièrent la fontaine d'Hipocrène , depuis qu'ils établirent la supériorité du vin de Champagne sur toutes les eaux de l'Hélicon. C'est à table que la Poésie brille ; c'est-là que les Poètes sçavent faire l'amour , & qu'ils rendent des hommages dignes des grâces & de la beauté. Voyons-les sur cette nouvelle scène , & n'en parlons plus dans la suite , de peur d'être aussi ennuyeux que le font quelques-uns de leurs Ouvrages.





SOUPER D'ÉTÉ.

IL est temps, belle LÉONORE,
D'entrer sous ce naissant berceau
Où l'onde pure d'un ruisseau,
Mouille ce jeune sycomore
Que vos yeux ont trouvé si beau.
On voit sur son écorce tendre
Nos chiffres amoureux tracés :
Ces chiffres forment un méandre
Où nos deux noms entrelassés,
Toujours à se suivre empressés,
S'abandonnent pour se reprendre.
Dieu d'Amour, daignez les défendre
Contre les ravages du temps.
Puissent ces beaux nœuds, tous les ans,
S'unir, s'affermir & s'étendre
Comme les plantes au Printemps !

Déjà la table est éclairée
Par l'éclat pompeux des flambeaux ;
Et déjà la table est parée
Par les vases & les cristaux ;

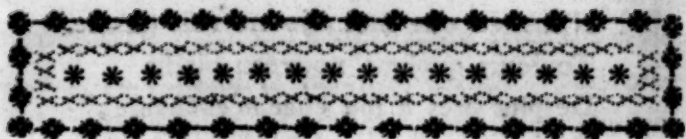
SUR LA MÉTROMANIE. 89

Lifis , en habit de bergere ,
Enferme au fond de la fougere
Les dons de Bourgogné & du Rhin ;
Tandis que sa jeune compagne
Porte, en riant , de la campagne
Toutes les faveurs du matin.
Je vois arriver Euphémie
Avec son fidele Damis ;
Vous trouvez en elle une amie ;
Je trouve en lui tous mes amis :
Par l'union la plus aimable ,
L'amitié badine en ce jour
Avec ce frere infociable ,
Dont elle a fui long-temps la cour ;
Tous deux assis à notre table ,
Enivrent nos cœurs tour-à-tour
De cette volupté durable ,
Dont l'amitié jouit toujours ,
Et de cette ivresse ineffable
Qu'on doit aux faveurs des amours.
Couvrez la table en diligence ,
Esclaves , & retirez - vous :
Pour nous gêner , vos yeux jaloux
Semblent être d'intelligence :
Fuyez , votre seule présence
Feroit empirer la gaieté ;

Redonnez-nous , par votre absence ;
La folie & la liberté.
On m'obéit , Lifis s'empresse ,
Et je vois dominer par-tout
Moins d'abondance que de goût ;
Moins d'appareil que de finesse ;
Des perdreaux surpris par adresse
Dans les lacets embarrassans ,
Où va s'enchaîner leur jeunesse ;
Mille autres oiseaux innocens
Flattent plus la délicatesse
Que ces festins éblouissans ,
Où l'affluence & la richesse
Emoussent la pointe des sens.
Arrêtez , heures trop charmantes ,
Que de plaisirs je vois voler !
Que de nectar je vois couler
Par la main de ces deux Amantes !
Les Dieux puissent-ils reculer
Le réveil de la jeune Aurore !
Mon cœur plus amoureux encore
Puisse-t-il languir & brûler
Pour ma fidelle Léonore !
Mes yeux attachés sur les siens
Triomphent de la voir si belle.
Ses yeux enflammés par les miens ,

N'ont vu que moi ; je ne vois qu'elle.
Toujours quelque nouveau plaisir
De plus près à son char m'enchaîne ;
Toujours quelque nouveau desir
Me la fait nommer inhumaine.
O nuit ! cachez à tous les yeux
Ces objets piquans de ma flamme ;
Et sauvez pour jamais mon ame
Du soin d'être jaloux des Dieux.

Tandis qu'occupé de mon verre ;
Je chante , je ris , ou je bois ,
Mille soins agitent la terre ,
Mille soupçons troublent les Rois ;
Le regne du repos s'écoule ,
Les soucis descendent en foule ,
Et les mortels n'ouvrent les yeux
Que pour voir la crainte importune ;
Qui dans un miroir odieux
Leur expose de la fortune
Les changemens capricieux.
Aux pieds de celle que j'adore ,
J'attens sans crainte le soleil.
Pour moi la vie est un sommeil ;
Rien n'avoit pu le rompre encore ;
Mais les beaux yeux de Léonore
Viennent de hâter mon réveil.



RÉFLEXIONS SUR LA CURIOSITÉ.

P U I S Q U E je suis seul, que le tems est mauvais, & que le monde m'ennuie, je prends le parti de réfléchir & d'écrire, bien résolu cependant de laisser là, & mes Réflexions & mes Ouvrages, dès que le Ciel sera plus ferein, que les Tuileries seront plus belles, ou que la divine Thémire, dont j'aime tant les yeux, l'esprit & le commerce, n'aura plus ni migraine ni humeur. Les gens du monde, même ceux qui pensent, ne retournent à leurs livres que lorsqu'ils s'ennuient, ou qu'on les boude; c'est alors, plus que jamais, qu'ils font usage de leur esprit. Ils reviennent chez eux en colere contre toute une rue, & quelquefois contre tout un quartier; ils entrent dans leur cabinet comme

dans un port inaccessible aux fâcheux : quelle joie pour eux de pouvoir médire voluptueusement dans les bras d'un fauteuil commode ! Quel plaisir de n'être point interrompus en travaillant au catalogue des sottises d'autrui ! C'est alors qu'ils se rappellent toutes les anecdotes du mois passé. Ils trouvent que dans un aussi court espace que celui de trente jours, un tel ne pouvoit devenir plus fat , ni une telle plus impertinente , & que tous deux ont passé l'espérance commune. C'est ainsi , qu'après avoir opposé les sottises du jour à celles de la veille , par le cours successif des saisons , ils comptent les progrès du ridicule. Mais après s'être rappelés que les hommes ont été toujours les mêmes , ils rejettent du côté des connoissances qu'ils acquierent de jour en jour , les nouvelles lumieres qui les éclairent sur la sottise ou la malignité du genre humain. C'est alors qu'ils commencent à comprendre que la vie du monde n'est jamais oisive pour un homme d'esprit ; & qu'on est suffisamment habile , lorsqu'on sçait démêler finement le caractère des hommes.

En effet , quelque partisan que je sois de la lecture , quelque immense que puisse être son utilité , je loue celui , qui sans s'arrêter aux peintures morales qu'on a faites dans tous les siècles , cherche à connoître les hommes dans les hommes mêmes. Voici quelles sont mes raisons. On peut regarder l'histoire , ou comme la description générale de ce qui s'est passé en telle partie du monde , en tel Etat , en telle Province , en telle Ville ; ou comme le tableau particulier de la vie d'un seul homme. Si les objets qu'elle embrasse sont grands , il est impossible qu'elle descende toujours dans ces détails intéressans qui dévoilent le cœur humain , & qu'il est si aisé de saisir dans le commerce du monde ; en sorte que l'histoire , en nous éclairant sur les faits & sur leurs époques , nous laisse toujours ignorer les vrais principes des événemens. Les mémoires , quoique plus détaillés , ont le même défaut. On y voit des caractères dessinés avec beaucoup d'art , mais où l'imagination brille quelquefois aux dépens de la vérité.

Ea

En un mot, dans toutes les histoires, il est possible, peut-être, de deviner quelques caracteres; mais on ne sçauroit jamais en approfondir aucun. La raison en est bien sensible, c'est l'histoire des morts qu'on écrit. Un demi-Dieu vivant se plaindra toujours, qu'après l'avoir couronné de gloire, on ose lui rappeler la plus légère de ses fautes; ma maxime est sûre, on en voit tous les jours l'application: l'orgueil pendant la vie fait toujours taire la vérité. Ils périssent enfin ces grands hommes; la nuit du tombeau nous les dérobe pour jamais. Que laissent-ils aux Historiens? Leurs actions; mais leurs sentimens & leurs pensées les ont suivis chez les morts, il n'en reste plus de trace. Ainsi contentons-nous de connoître, par la lecture, une partie d'eux-mêmes; partie peu intéressante aux yeux d'un Philosophe, qui se soucie moins d'être au fait des événemens, que des motifs qui les ont préparés. Je conclus donc que s'il est de l'intérêt des hommes de vivre ensemble, la première de toutes les sciences consiste à se

connoître mutuellement les uns les autres. Mais comment apprendre à se connoître, dira-t-on, sans les secours de la lecture ? On le peut, en remplissant les desseins de la nature qui nous ordonne de vivre en société, & qui nous offre dans la société même, les moyens de nous connoître. Selon ces principes, la lecture est en quelque sorte plus utile aux fots, qu'aux gens d'esprit. Ceux-là, moins occupés des ressorts qui font mouvoir la scene du monde, que de leur fabrique extérieure, s'amusent à voir sans se donner jamais la peine de chercher. Sans doute que pour les forcer à réfléchir sur ce qui passe habituellement sous leurs yeux, la lecture de l'Histoire leur sera utile ; elle leur apprendra à pénétrer dans la source des événemens. Ceux-ci, au contraire, étudient avec ardeur les usages, les manieres, les discours, les gestes mêmes : ardens à poursuivre la vérité, prompts à la découvrir, impatiens de dévoiler l'ame, ils la cherchent dans les yeux, dans le son de la voix, & jusques dans les ligamens du visage ;

ils écartent avec art tous les nuages dont elle veut se couvrir ; & se servant , pour la connoître , des efforts qu'elle fait pour se cacher , ils la poursuivent jusques dans son siège , la forcent de se peindre elle-même , & de développer ses replis. Ainsi la lecture peut simplement piquer & satisfaire leur curiosité , mais elle ne sçauroit les éclairer infiniment sur la maniere de se conduire. Je pousserois plus loin ce raisonnement , si je ne craignois , comme il arrive toujours , que quelqu'un , en lisant ces Réflexions , ne s'imaginât bien sérieusement que je condamne la lecture , & que fauteur de l'ignorance , j'enleve aux sciences & aux beaux arts , leur aliment & leur soutien. D'ailleurs je fais trop de cas de la curiosité ; c'est une passion trop recommandable pour lui fermer la-carriere la plus vaste où elle puisse s'étendre. De toutes les affections violentes qui nous dominant , je n'en connois point dont on puisse dire , avec raison , tant de bien & tant de mal. Qu'elle occupe donc le loisir où l'on me laisse , & qu'elle m'éclaire sur

elle-même. J'examinerai combien elle est frivole, mais singulière dans les femmes; combien elle est bornée, mais nécessaire dans le peuple; enfin combien elle est dangereuse, & combien elle peut être utile dans l'homme d'esprit. Auparavant je vais la peindre avec des couleurs assez extraordinaires.

Ariste croyoit n'être point curieux; il sçavoit pourtant qu'il avoit de l'esprit, & ce n'étoit pas sans peine qu'il accordoit ensemble deux faits aussi incompatibles. Cependant, dès le berceau, il s'étoit apperçu que le desir de tout voir, de tout entendre, si naturel à l'enfance, n'avoit presque aucune puissance sur son ame. Sensible à la vue des belles choses lorsqu'elles passaient sous ses yeux, mais paresseux à les chercher, il laissoit croire aux fots que le sentiment lui manquoit; aussi peu inquiet des jugemens d'autrui, qu'il étoit satisfait de voir en lui-même les principes du vrai, & les semences du bon goût. Né pour l'amour, il sentit de bonne heure que son cœur étoit foible, il frémit de voir son ame assiégée

par une foule de passions douces en apparence ; il craignit qu'étant enfin réunies vers un même objet , elles ne formassent une chaîne d'autant plus indissoluble , que par sa douceur elle sembleroit perdre de l'excès de son poids naturel. Ariste est né le plus sensible & le plus paresseux des hommes. Une des beautés de l'Asie arrive à Paris , tout à l'envi s'empresse de la connoître ; les hommes pour lui plaire , les femmes pour lui chercher des défauts. Ariste , victime de l'amour , dès que la beauté se présente , Ariste , aussi tendre Amant que Juge éclairé , n'augmentera point la foule des adorateurs de l'Etrangere : l'embarras de la chercher lui ôtera le desir de la voir. S'il la rencontre à l'Opéra , content de l'avoir trouvée belle , parce qu'elle l'est , il abandonnera volontiers à un autre le soin de lui plaire , & l'espérance d'y réussir ; mais s'il est assis dans la même loge , & qu'il doive souper avec elle , le voilà dévoré de tous les feux de Cythere ; le plus paresseux des hommes est devenu tout-à-coup le plus

impatient. Que dirai-je encore d'Ariste ?
 La musique n'a d'empire sur personne com-
 me sur lui ; mais Amphion bâtiroit au son
 de sa lyre une seconde Thebes, qu'Ariste,
 pour être témoin de ce miracle, ne sorti-
 roit pas du fauteuil où il pense. Le détail
 de ses goûts est immense, & rien n'est plus
 borné que les démarches qu'il fait pour les
 satisfaire : livré au moment présent, l'ou-
 bliant dès qu'il est passé, ne voyant que lui
 tant qu'il dure, il ne fait aucun usage de
 sa mémoire, ni pour les peines, ni pour
 les plaisirs. Voilà en apparence un homme
 bien peu curieux. Le hazard le mene chez
 Daphné ; il est ému pour elle ; sa paresse
 voudroit qu'il attendît le moment de lui plai-
 re, son amour le fait naître. Daphné est
 aimable, c'est une de ces productions sin-
 gulieres de la nature, qui se fait gloire de
 paroître tout ce qu'elle est : active comme
 le feu, elle dévore l'objet auquel elle s'at-
 tache : le moindre goût, s'il n'est rempli,
 devient en elle une passion furieuse. Aime-
 t-elle, toutes les puissances de son ame se

changent en jalousie. Il est aussi difficile à Daphné amoureuse de cacher sa passion , qu'à Daphné indifférente de voiler sa froideur. L'absence de l'Amant est l'enfer de Daphné : victime de sa passion , elle se consume ; elle se détruit elle-même , ou par les peines , ou par les plaisirs ; jamais son amour n'est plus près de s'éteindre , que lorsqu'il est extrême : Daphné paroît aussi curieuse , qu'Ariste le paroît peu. Emportée par le goût de la nouveauté , tout ce qui est singulier l'occupe ; mais son ardeur extrême nuit toujours à ses plaisirs. Elle veut saisir au même moment tout le bon & le mauvais de l'objet qui lui est offert , & souvent elle a le malheur d'y réussir. Delà , peu de gens lui conviennent. Daphné connoît trop les hommes , Daphné les connoît trop vite. Réveillez toujours sa curiosité ; & si votre caractère est épuisé , ayez l'adresse de vous en faire un autre. Soyez fou , si vous voulez , mais soyez - le d'une façon nouvelle ; sans doute que par les charmes de la nouveauté , vous fixerez son inconstance. Rien ne se

ressemble moins qu'Ariste & Daphné : c'est sans doute pour cette raison qu'ils se sont aimés long-temps , & que peut-être ils s'aimeront toujours. Un lieu inconnu les unifioit tous deux. Ariste enfin a découvert qu'il s'étoit trompé sur son propre caractère ; qu'il aimoit Daphné par curiosité , & que Daphné tenoit à lui par le même nœud. L'un & l'autre furent moins flattés de se trouver aimables , que de se croire singuliers ; ils alloient à la découverte l'un de l'autre , & s'applaudissoient de ne voir jamais diminuer le fonds où ils puisoient , & de sentir croître l'envie de se connoître à mesure qu'ils se connoissoient davantage. Chacun d'eux en secret se flattoit de posséder une des raretés de l'Europe. Ah ! qu'entre deux personnes d'esprit , un tel commerce doit durer long-temps ! Car remarquez que dans les amans vulgaires , c'est toujours le cœur qui se lasse le premier ; mais parmi ceux qui pensent , le cœur est toujours touché , tant que l'esprit s'amuse. Il suffit d'être curieux & d'avoir en soi-même de quoi exciter la

curiosité d'autrui , pour plaire long - temps à une maîtresse aimable , & pour l'aimer long-temps soi-même.

J'ai dit que la curiosité étoit frivole , mais singulière dans les femmes ; on en connoît qui ont acheté aux dépens de leur gloire , la connoissance d'une anecdote ignorée. En général toutes les passions qui sont fondées sur les foiblesses , éclatent plus vivement dans les femmes que dans les hommes ; mais quoique la curiosité des femmes soit excessive , je crois qu'on peut en réduire les motifs à deux articles. Ce qu'on pense d'elles en bien , ce qu'on pense des autres femmes en mal ; voilà les deux grands objets de leurs recherches. Tant qu'une femme est jolie , il est de la dernière importance pour son amour propre d'être au fait de l'impression que ses charmes font sur nos cœurs. Pourquoi un tel est-il si rêveur aujourd'hui ? A peine laisse-t-il tomber sur moi quelques regards distraits ; cette langueur touchante , ce feu intéressant qui remplissoient ses yeux , sont-ils épuisés ? Ai-je mérité sa froideur

en cessant de lui plaire ? ou ne me suis-je pas trompée sur le droit que je croyois avoir de le toucher ? Mais il n'est pas mon amant ; qu'importe qu'il me trouve jolie ? Hélas ! ma gloire , mon repos , & le plaisir piquant d'enlever un Amant à ma rivale ; tout enfin en dépend : il faut mourir ou ne rien perdre de mes conquêtes. Là-dessus une femme épuisée toute l'adresse de son esprit , & tout le manège de ses yeux , pour arracher un aveu authentique de l'effet que font ses charmes. Pour peu que le Cavalier mette un prix à sa déclaration , le doute de la Dame la conduira à tout ce que l'amour a de plus dangereux. Cette rage , car ce n'est pas simplement une envie ; cette fureur de connoître si on est aimable , suit les femmes depuis le commencement de leur printemps jusqu'à la fin de leur automne. Il en est de même dont le naturel est si porté à la curiosité , que dans le fort de leur hiver elles ne laissent pas de tenter quelques expériences ; mais quand la saison de plaire est absolument passée , & que la raison s'est enfin

expliquée par la voix du temps , il reste une autre curiosité aux femmes ; c'est de sçavoir si elles ne déplaisent pas. Il est triste d'être réduit à cette recherche ; mais comme c'est la dernière ressource de l'amour propre , les femmes s'en servent avec toute la finesse possible. Heureusement que toutes les espèces de grâces sont passagères ; ainsi le beau sexe se console de la perte de ses charmes , par l'espérance de voir bientôt flétrir ceux qui font le plus de bruit. Vous voyez bien Céphise , elle a été jolie ; le soin qu'elle prend de s'ajuster , montre assez qu'elle voudroit bien l'être encore : ne soyez point étonné de l'excès de sa parure ; Céphise remplace , par des mouches , toutes les grâces qu'elle perd , & il n'y a point de fleurs dans sa coëffure , qui ne marquent l'absence de quelque agrément. Céphise a de l'esprit ; une déclaration fade , un sentiment mal rendu , lui déplaisent plus que le silence & la froideur : lui dire qu'elle est charmante , c'est la faire appercevoir qu'on voudroit bien la trouver encore aimable , & la complaisance

la désespère. Ainsi , pour lui faire votre cour ; parlez - lui peu d'elle-même , mais étendez-vous sur le compte des femmes de son âge ; dites-lui que cette fiere beauté , dont vous sçavez qu'elle a été si jalouse , n'a plus l'air de Déesse ; que toutes ses grâces se sont tournées en mines forcées ; faites le calcul des rides de son front , des plis de ses joues ; plus il fera long , plus Céphise vous trouvera d'esprit : si même vous avez l'adresse de répondre aux questions qu'elle vous fera , vous en ferez adoré. Par exemple , elle ne manquera pas de vous dire d'un air satisfait : mais vous êtes fou ! il ne se peut pas qu'une telle soit si fort changée , je l'ai vue charmante ! Regardez alors toutes les raisons qu'elle vous donnera pour détruire votre relation , comme autant de nouvelles recherches qu'elle fait sur le changement de cette belle personne ; car voilà les femmes , plus elles sont pressées d'apprendre quelque chose , plus elles sont singulieres dans les moyens qu'elles employent pour y parvenir. Lucile plaisoit à Cléon , Cléon ne déplaisoit point

à Lucile ; elle voulut sçavoir quels risques elle pouvoit courir en écoutant ce nouvel amant. Vous sçavez , lui dit-elle un jour , qu'un tel m'a été attaché long-tems , & que je l'ai beaucoup aimé : fans doute , Madame , répondit Cléon , & puisque vous n'avez eu qu'un amant , il est bien triste pour mon cœur de n'avoir pas joué le premier rôle. Le premier rôle ! interrompit-elle , vous n'y pensez pas ; j'ai trente-trois ans , & vous croyez bonnement ! . . . Cléon changea de visage. L'ucile l'ayant reconnu d'une humeur trop sévère , aima mieux lui laisser croire qu'elle avoit eu plusieurs amans , que de se donner à un homme qui ne sçauroit pas pardonner une infidélité.

L'art magique , quelque décrié qu'il soit , ne tombera jamais : les femmes le soutiendront ; il est important de sçavoir si cet amant qu'on vient de prendre , qui est un peu sot , mais si jeune , ne sera point enlevé par cette M qui est un peu laide , mais si riche ! Aura-t-on toujours un beau teint , de belles dents ? Enfin se soutiendra-t-on long-temps

jolie ? Gagnera-t-on au jeu ? Sera-t-on bientôt assise à la Cour ? Tous ces doutes demandent à être éclaircis ; & ce n'est pas mal-à-propos que du sein de la pauvreté & de l'ignorance , on voit sortir de malheureux Devins , qui tous ayant lû dans le livre du destin la même formule , répètent sans cesse les mêmes extravagances , & font aux yeux du bon sens encore plus fots que ridicules. Il n'y a plus , Dieu merci , que quelques femmes de qualité , quelques vieux Chymistes & tout le peuple , qui donnent dans la manie des Sorciers : les gens raisonnables n'y pensent plus.

Le peuple est curieux & crédule. Comme ses lumieres sont bornées , il apperçoit du merveilleux dans tout ce qui sort de l'ordre le plus ordinaire ; il croit aisément tout ce qui le frappe , & tout ce qu'il n'entend pas : delà , cette foule de contes puériles dont on endort l'enfance , & qui laissent quelquefois dans des esprits , bien faits d'ailleurs , des impressions de foiblesse qui les déshonorent. Rien n'est moins étendu que la curio-

sité du peuple ; ses vues ne se répandent que sur les objets les plus grossiers ; mais il est nécessaire de l'occuper souvent par des spectacles , & de l'engager par des nouveautés ménagées avec art , à supporter la longueur de ses travaux & les peines de son état.

Il ne me reste qu'à dire un mot des dangers & des avantages de la curiosité. Autant les femmes sont curieuses de connoître ce qui se passe , en leur présence , dans le cœur de leurs amans , autant il est dangereux à un homme d'esprit de vouloir approfondir l'ame & les secrets de ses amis. Il est triste pour l'amitié de ne se voir payée que par des protestations vagues & des sentimens frivoles : il est affreux de trouver de la fausseté & de la bassesse où nous croyions voir , où nous adorions la vérité & la grandeur d'ame : la confiance d'être aimé , est le seul bonheur de la vie , mais c'est un bonheur appuyé sur une colonne de fable ; en sonder l'intérieur , c'est s'exposer à la renverser absolument. Contentons-nous de sçavoir en général , qu'il est peu de vrais

amis ; suspendons long-temps notre choix , de peur de nous exposer à des regrets ; mais tranquilles quand nous l'aurons fait , jouissons des charmes de la sécurité. J'étends ces réflexions jusqu'au plaisir même : le définir , c'est le détruire ; il s'est couvert d'un voile brillant qui s'obscurcit dès qu'on cherche à le lever. Que je plains ces Philosophes malheureux , qui ne trouvent de réel , que ce qui est durable , & qui laissent échapper un plaisir avec autant de facilité , qu'un autre auroit d'ardeur en évitant une peine ! Il est sans doute de plus grands dangers attachés à la curiosité ; mais cet ouvrage est trop badin , pour souffrir toutes sortes de réflexions. Je me contente de dire , en passant , qu'il faut proportionner nos recherches à la foiblesse de nos vues , & qu'il est des objets si grands & si élevés , que nous perdrons toujours , & du côté de l'innocence & du côté de la réputation , quand nous voudrions entreprendre de les pénétrer. Tour-nons nos recherches hardies du côté des sciences humaines ; souvent nous n'arrive-rons

rons pas au but proposé ; mais les découvertes que nous ferons sur la route , nous vaudront assez d'estime , pour que nous ne puissions jamais regretter nos efforts. Ce n'est qu'à l'activité de l'esprit , qu'au desir impatient de connoître , que nous devons peut-être & l'invention & la perfection des Arts. La curiosité est une espece d'aiguillon qui ne cesse jamais de nous piquer. Une découverte heureuse , une idée utile & nouvelle , loin d'émousser sa pointe , semble l'aiguïser encore davantage. Le curieux ressemble à l'avare ; sa cupidité augmente avec ses richesses ; mais l'avare renferme ses trésors , & se prive lui-même de la récompense que méritoient ses soins & ses fatigues volontaires. Le curieux n'amasse que pour répandre & que pour jouir ; ses découvertes passent de Province en Province , d'États en États , & suscitent , jusques dans la postérité la plus reculée , des partisans aux Sciences , & des admirateurs aux beaux Arts.



RÉFLEXIONS

SUR LE GOÛT

DE LA CAMPAGNE.

QUEL spectacle pour un amant de la simple nature ! Assis sur la pointe des rochers , je vois sous mes pieds une infinité de petites Isles qui se forment au gré du caprice des ruisseaux ; je vois tomber avec bruit leurs ondes du haut de la montagne , & se brisant dans leur chute , ils vont promener sur la plaine leurs erreurs & leur inconstance. Je crois être le Dieu de la source qui bouillonne à mes côtés : ce siège revêtu de mousse , semble être le trône où la nature m'a permis de monter ; elle veut sans doute que je règne sur des lieux où elle triomphe elle-même. Quelle fraîcheur dans l'air ! Quelle odeur charmante dans les herbes qui s'é-

levent autour de moi , & qui semblent percer le fein aride des rochers , pour les couronner ensuite de leurs feuilles ! Le jour commence à se mêler avec les ombres de la nuit ; mais l'ombre s'élève insensiblement : on diroit que le voile qui couvroit la nature commence à se replier. Déjà toute une partie du ciel s'éclaire ; les astres qui y sont attachés , pâlisent , & semblent se reculer à l'approche du jour , tandis que du côté du couchant , la nuit étend encore , sous les voûtes des cieux , un voile semé de saphirs ; les étoiles brillantes qui l'éclairent , semblent ranimer tout leur feu pour s'opposer au lever de l'aurore , mais leurs efforts sont vains : tout l'orient se pare des plus riches couleurs ; la nature annonce son réveil à la terre par la voix de tous les animaux ; un vent paisible frémit doucement entre les feuilles des arbres ; & déjà des cabannes voisines , je vois sortir des torrens de fumée qui annoncent la fuite du repos & le règne du travail. L'étoile de Vénus dispute seule encore à l'Aurore l'empire du matin ; mais

contente d'avoir combattu un moment , elle prévient sa défaite par une fuite lente , qui laisse la victoire indécise. Le triomphe de l'Aurore est rapide : image naturelle du plaisir ; rien n'est si brillant que son approche , rien n'est si court que sa durée. Un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'étoit parée : le Roi des Astres semble s'élever en ligne droite du sein de la terre : & ses premiers rayons montent en colonnes vers le ciel ; la tête des montagnes les plus reculées , laisse déjà voir la moitié de son globe , qui s'aggrandit insensiblement , & qui paroît être composé d'une lumière tremblante & bleuâtre dans sa circonférence , mais d'un rouge pâle dans son centre. L'Astre monte , & commence à former dans sa marche une ligne courbe ; son globe se rétrécit , sa lumière s'épure , & ses rayons , plus prompts & plus ardens , vont bientôt sécher , par une chaleur modérée , l'humidité de la terre & les présens de l'Aurore ; les vapeurs douces qu'ils enlèvent , forment en l'air des nuages légers , qui portés sur l'aile de l'inconstance & des Zéphirs ,

SUR LE GOUST DE LA CAMP. 113

ne laissent pas de former des contrastes réguliers dans le vaste tableau des Cieux. Quels objets ! Est-il possible que je sois peut-être le seul en ce moment qui s'en occupe ? Que faut-il donc pour piquer la curiosité des hommes ? Que cherchent-ils dans les Arts ? Une imitation singulière de la belle nature , répondra-t'on. Mais l'imitation sçauroit-elle jamais approcher de l'objet imité ? Quelle manie , de préférer une ressemblance imparfaite , aux beautés finies de l'original ! Examinons cependant si ces reproches sont fondés. Il est vrai que pour le plaisir que peut donner une perspective riante ou magnifique , l'art n'a rien à opposer à la simple nature : le plus beau paysage du Titien ne sçauroit être comparé à la scene admirable que je vois se passer sous mes yeux. La nature souffle la vie , l'action & la force à tout ce que je vois ; l'art du Peintre ne peut que m'en offrir les images. Le palais du Soleil dans Phaëton , tiendrait-il contre le spectacle pompeux dont je viens d'être le témoin ? Non , sans doute , lorsqu'on considère la nature ne composant

qu'un corps , dont toutes les parties s'affortissent ; quand on ne détache aucun des ornemens de sa parure , l'art soumis rampe devant elle. Infinie dans ses richesses & dans ses grâces , elle couvre de honte un rival qui ne cache ses défauts qu'à force d'adresse & d'illusion. Placez un tableau de Raphaël devant un portrait de Macé , vous vous formerez à l'instant une juste idée de la nature & de l'art : c'est dans ce point de vue que je m'étonne toujours , que tant de gens soient si peu sensibles aux spectacles brillans qui se passent tous les jours sous nos yeux. Quoi ! parce qu'ils sont journaliers , ils ne frapperont plus ! Le détail n'en est-il point immense , & le tableau du monde ne souffre-t'il plus d'accidens qui le varient ? Les saisons offrent-elles toujours les mêmes couleurs ? Les jours se ressemblent-ils ? & le Ciel paré de nuages où le Soleil se joue avec tous ses rayons ; le Ciel assiégé par des montagnes d'eau , où le tonnerre éclate à grand bruit , présente-t'il le même tableau ? Mais ne poussons pas plus loin un raisonnement inutile ;

SUR LE GOUST DE LA CAMP. 117

nous préférons la peinture de ces objets aux objets mêmes, & nous avons raison; le goût de l'imitation est, sans doute, le plus utile don de la sagesse de la nature; elle a voulu, pour la perfection des Arts & des Sciences, que frappés en général de la beauté de ses ouvrages, nous eussions plus de plaisir à les voir imités, qu'à les considérer en eux-mêmes; afin que les charmes que nous goûterions dans nos travaux, fussent pour nous un engagement continuel de les perfectionner, & de ne jamais les interrompre. Car en effet, si nous sentions vivement toute l'harmonie des différens corps de l'Univers, nous n'oserions copier ce que nous ne nous lasserions jamais d'admirer. Mais d'un autre côté, il faut convenir que certains ouvrages de l'art l'emportent sur quelques ouvrages de la nature: on ne me fera jamais concevoir qu'un palais régulièrement bâti, n'offre rien de plus curieux à voir, qu'un tas de rochers entassés, où le hazard auroit creusé quelques grottes obscures. Un Philosophe préférera peut-être la grotte au palais; mais le luxe même, dont les suites sont si funestes, est admirable en soi. Ce

font l'intelligence & l'invention qui l'ont enfin porté à son comble, comme la dépravation des mœurs en a favorisé l'abus. Si donc la commodité & la symétrie sont des perfections, il faut convenir qu'elles n'éclatent pas également dans tous les ouvrages de la nature, comme dans ceux où l'art excelle. Malgré ces réflexions qui peuvent être sentées, il est un certain nombre d'esprits qui préfèrent les beautés nues de la Campagne, aux grâces étudiées de nos jardins & de nos terrasses. J'avoue, peut-être à ma honte, que je suis de ce nombre, & que j'ai la sottise de croire qu'assis sur mon rocher, je goûte plus de plaisir que dans le salon le plus délicieux de Paris. Il semble même que je passerois volontiers ma vie dans ce lieu solitaire; la journée n'est pas bien avancée, je verrai si ma Philosophie ne se démentira point. Me voilà donc résolu de dîner dans une des cavités de la montagne: revenu enfin à cette simplicité dont les Poètes font de si belles descriptions, je trouve l'ancre, où je me suis retiré, commode. Le roc entr'ouvert

en plusieurs endroits , donne passage à l'eau la plus vive & la plus pure : sa chute & son murmure me promettent un sommeil tranquille & des songes légers. Non , dans le repas frugal que je vais faire , je ne regretterai point le luxe des Villes. Mais , hélas ! je suis seul. Eh , qu'importe ? La nature est avec moi , elle me parle , elle m'éclaire , & cet entretien délicieux me dégoûte déjà du jargon du monde , & de l'insipide douceur de la galanterie. L'ardeur du Soleil est extrême , mais la profondeur de ma grotte me sauve des torrens de feu qu'il lance sur son sommet ; les animaux cherchent l'ombre des arbres , & passent dans le repos des momens où les herbes brûlantes n'ont plus la même faveur. Je suis donc à moi , je crois même sentir renaître au fond de mon cœur cette paix , compagne de l'innocence , dont je commençois à perdre le souvenir. Mes livres me suivront dans ma retraite , ils m'empêcheront de rompre entièrement commerce avec les hommes. Je les verrai penser , raisonner & agir ; mais sans rien perdre de tout ce qui

pourroit m'être utile dans leur commerce; je n'appercevrai plus heureusement que leurs images. Incapables de me nuire, j'oserai sonder la profondeur de leur ame, & porter le flambeau dans ce labyrinthe ténébreux où ils égarent notre raison. Sorti du tourbillon où ils errent sans cesse au gré de leurs passions effrénées, je ne serai que spectateur de leurs manœuvres. On ne pourra jamais m'accuser d'en être le complice; il me fera donc permis ici d'être vertueux: il me fera permis de le paroître. Je pourrai dégager mon esprit de ce goût frivole que les femmes m'ont donné. Je sentirai donc renaître la force de ma raison, & le feu de mon imagination. Vérité immortelle, j'oserai te suivre! j'oserai t'entendre & t'adorer! La flatterie ou l'ambition ne forceront jamais ma bouche à te déguiser, & mes yeux ne verront plus les lâches qui te trahissent! Enfant terrible de l'oïsfiveté & du plaisir, Amour, tu fuiras loin de moi, ou tu n'y paroîtras que désarmé. Oui, par l'estime, tu fixeras désormais mon choix; je serai libre au milieu des chaînes

dont tu m'auras chargé : tendre fans ostentation , fidèle fans effort , ingénu fans art , vertueux fans masque , je ne sentirai que les peines d'une absence courte , qui seront changées dans peu en autant de plaisirs. Sois cruel dans les Villes , exige un esclavage servile , foule sous tes pieds la fortune , ou donne-lui à ton gré des ailes. Perds les uns , & fais sortir les autres de la poussière : sois esclave par ambition , & tyran par nature : monte jusques sur le trône , gouverne le monde , fais pencher la balance de Thémis ; donne le glaive à Mars , l'olive à la paix. Sois en même-temps le plus foible , le plus puérile de tous les êtres , & d'une main répands des feuilles de roses , tandis que de l'autre tu feras gronder le feu du ciel. Tranquille dans mon rocher , je verrai le théâtre immense où tu t'exerces , & je me ferai un amusement de l'affaire sérieuse des hommes. Non , l'ennui ne me suivra point ; l'amour propre me défend de le penser. Déjà un autre tableau vient amuser mes yeux : le Soleil se retire , la fraîcheur renaît , une lu-

miere plus douce , mais plus foible , éclaire la tête des arbres , & l'ombre descend insensiblement vers leurs tiges. Je ne sçais quel baume charmant se distille dans les airs : il semble que la volupté vient de dénouer ses beaux cheveux , & de répandre les odeurs charmantes dont elle les parfume. La douceur des plaisirs se respire avec l'air , elle suit toujours l'innocence & la Philosophie. Ah ! c'en est fait : je demeure éternellement dans ce lieu , tout concourt à m'y fixer. *Cette Bergere qui vient de me faire , en ramenant son troupeau , une révérence si naturelle & si profonde , amusera mon cœur , quand mes livres fatigueront mon esprit.* Mais quel est le carrosse qui traverse la plaine ? Je crois le connoître. Les armes , la livrée , tout enfin me donne la curiosité de le voir de plus près ; il s'avance vers moi. Dieu ! c'est Thémire , oui Thémire , la plus aimable de toutes les femmes ; c'est elle-même , elle me reconnoît , elle m'appelle. Quel souper ce soir nous ferons ensemble à Paris ! adieu mon rocher ! adieu ma bergere ! adieu mes prés , mes fontaines ! vous pouvez amuser un cœur qui

n'a point de passions ; mais j'aime mieux renoncer à vos délices , que d'étouffer le goût qui m'entraîne. Et d'ailleurs je crois que la vie champêtre , si elle dure plus de huit jours , n'est belle qu'en peinture.

Au reste , je ne suis pas le seul qui ait habité le rocher dont je viens de faire la description. Une cassette que j'ai trouvée dans le fond de la grotte , m'apprend qu'un sage avoit choisi la même solitude. Ce trésor n'est pas de ceux dont on fait le plus de cas dans ce siècle. Ce n'est pas de l'or , c'est de l'esprit. Les deux Odes Anacréontiques intitulées *l'Amour & les Nymphes* , & *l'Amour Papillon* , insérées dans les *Poésies fugitives* , pag. 103 & 105 de la première Partie , sont les petites pièces que je choisis au hasard ; on y trouvera plus de naturel & de naïveté , que de justesse & de travail.





DISCOURS

P R O N O N C É

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

*Par l'AUTEUR, le jour de sa réception, à
la place de M. l'Abbé GEDOIN.*

MESSIEURS,

C'EST au besoin mutuel que les hommes ont de s'éclairer, qu'il faut rapporter l'établissement de toutes les Sociétés Littéraires; & c'est au sage établissement de ces mêmes Sociétés, qu'on doit fixer dans toutes les Nations l'époque la plus certaine des progrès de l'esprit humain. Le Lycée & le Portique furent dans la Grece les berceaux de la Philosophie & de l'Eloquence. Les Académies de la Grece devinrent les écoles des Romains.

Personne n'ignore que les Lettres florissantes sous le règne d'Auguste, languirent bien-

tôt après lui sous l'oppression de la tyrannie, & périrent enfin dans les secousses violentes qui ébranlerent l'Empire Romain. Les Arts ne triomphent que dans les temps de prospérités ; & les talens endormis dans le sein de la nature , ne s'éveillent presque jamais qu'à la voix des Princes bienfaisans ; maximes confirmées par l'histoire de tous les Peuples , & en particulier par celle des François. On sçait que Charlemagne ranima les Sciences & les Arts assoupis depuis long - temps ; mais à sa mort , leur sommeil léthargique recommença , & ne fut interrompu qu'après la prise de Constantinople. Alors les Sçavans de la Grece , chassés par Mahomet II , chercherent un asyle en Italie. Insensiblement les ténèbres de la barbarie se dissipèrent , & le bon goût rendu à l'Europe , commença à effacer les traces profondes de l'ancienne domination des Goths.

L'Italie marqua la premiere, avec éclat , le moment de la renaissance des Arts ; elle enfanta presque à la fois des Philosophes , des Historiens , des Poètes , des Peintres , des

Sculpteurs , & passa rapidement des commencemens aux progrès , & des progrès à la perfection.

Alors les Grands d'Italie , pour étendre la gloire naissante des Lettres , ouvrirent leur Palais aux talens , & fondèrent un grand nombre d'Académies , dont les plus célèbres fleurissent encore aujourd'hui. Les Arts qui s'étendirent par degré dans l'Europe , devoient naturellement se répandre en foule dans la France ; mais le moment de son triomphe n'étoit pas encore arrivé. François I. mérita le titre de Restaurateur des Lettres. Marot , sous son règne , réforma la Poésie ; mais cette brillante aurore annonçoit en vain un siècle plus éclairé. Le génie François demeura renfermé dans le cercle étroit des Ballades & des Rondeaux , tandis que l'Italie & le Portugal enfantotent des Poèmes épiques. L'ignorance étoit alors un titre de noblesse ; nous ne connoissions d'autre gloire que celle de vaincre nos ennemis ; nous ignorions encore le noble avantage d'instruire nos concitoyens.

Enfin le voile qui enveloppoit la France

se

se déchira. Le même siècle produisit un Philosophe qui enseigna au monde à raisonner; un Ministre qui apprit aux Rois à connoître leur puissance; un Poëte qui nous découvrit les ressorts des grandes passions, & l'art de faire parler les grands Hommes.

Le Cardinal de Richelieu, dont le coup d'œil étoit si prompt & si sûr, jugea que l'âge brillant de la France alloit commencer. Il mesura d'un seul regard la carrière immense que Descartes feroit parcourir à l'esprit humain, & l'espace que rempliroit le génie du grand Corneille. Persuadé que les esprits inventeurs n'éclairent que rapidement leur siècle, & que souvent ils laissent après eux autant de ténèbres qu'ils en avoient dissipé; il résolut de jetter les fondemens d'une Compagnie, où le sçavoir & le goût, les connoissances & les talens fussent rassemblés; où dans une égalité parfaite, les gens du monde s'instruissent avec les Sçavans, & les Sçavans se polissent avec les gens du monde. Il comprit que cette union assureroit de la gloire aux Grands, de la protection aux Ecrivains, &

favoriferoit également la culture des Arts , & le progrès de la politesse des mœurs. Il imagina sagement , que le desir d'être admis dans un corps si respectable , exciteroit autant d'émulation pour la vertu que pour la gloire ; & qu'enfin l'Académie Française , en adoptant dans la suite d'autres Sociétés Littéraires , opposeroit une barrière impénétrable à l'ignorance & au mauvais goût. Le succès répondit aux vues du grand Armand. Le Temple des Muses s'éleva sous les yeux de son Fondateur ; & l'émulation qui développe & perfectionne les talens , se réveilla de toutes parts. La profession des Lettres devint honorable. Racan , ce fameux Disciple de Malherbe , s'illustra , en ajoutant aux titres de sa Maison le titre d'Académicien.

Bientôt après on vit le grand Condé combattre & écrire comme César. La Rochefoucauld , Buffi , Saint - Evremont , acheverent enfin de convaincre les gens de qualité , que ce n'est pas le titre d'Auteur , mais la maniere de l'acquérir , qui peut les déshonorer ; que rougir d'écrire , c'est rougir

de penser , c'est être honteux d'éclairer son siècle.

Le préjugé qui condamnoit les femmes à l'ignorance , fut enfin détruit. La Suze , la Sabliere , la Fayette , Sévigné , Villedieu , Deshoulières , apprirent à leur sexe que les connoissances ne nuisent point aux grâces , que souvent elles y ajoutent ; & que s'il est toujours avantageux d'avoir de l'esprit , il n'est jamais ridicule de le cultiver.

C'est par cette communication réciproque des gens du monde & des gens de Lettres , par cet échange continuel des agrémens & des connoissances , que la Langue Françoisse parvint à ce degré d'élégance , de pureté , & de force où la portèrent bientôt les Bossuet , les Despréaux , les Racine & les Fléchier. Marquer les progrès de l'esprit sous le règne passé , c'est faire l'Histoire de l'Académie Françoisse.

LOUIS XIV , ce Monarque à qui le Ciel , par une faveur presque unique , avoit donné dans tous les états & dans toutes les professions , de grands Hommes pour sujets , démêla

bientôt les causes du rétablissement du goût ; il en rapporta l'origine à l'Académie Française , & en l'honorant de sa protection , il voulut que l'éclat de la récompense marquât l'importance du service. Ce grand Prince n'ignoroit pas que les mœurs s'adoucissent à mesure que les esprits s'éclairent. Ainsi , MESSIEURS , quand il vous ouvrit son Palais , quand il vous reçut au pied du Trône , il attendit de l'exemple de vos vertus , autant d'avantages pour la société , que vos Ouvrages en avoient procuré à l'empire des Lettres. Il recueillit le fruit de ses espérances. L'Académie Française , dès son établissement , avoit prouvé dans l'examen du Cid , qu'on peut juger un Ouvrage avec sévérité , sans manquer d'égard pour la personne de l'Auteur ; la différence de la critique & de la satire est marquée si clairement dans cet examen rigoureux , que la probité désormais ne peut plus les confondre.

Ne semble-t'il pas , MESSIEURS , à la sagesse de vos jugemens , que votre second Protecteur , ce Chef si respectable de la Justice , vous

ait laissé en partage l'esprit d'équité & de modération ? Héritiers de cet esprit , vous le communiquez à tous ceux que vous daignez adopter. Le Juvenal du siècle passé apprit parmi vous à tempérer l'amertume de son style. Le hardi critique d'Homere donna à la Muse de notre siècle des leçons de politesse qu'il auroit dû recevoir d'elle. Ainsi , MESSIEURS , vous êtes tout à la fois les modèles des Ecrivains estimables , & l'exemple des bons Citoyens.

Ce double éloge vous rappelle nécessairement le souvenir de l'illustre Académicien , à qui j'ai l'honneur de succéder. Homme de Lettres & Homme du monde , il avoit partagé sa vie entre les travaux de l'étude & les douceurs de l'amitié. Admirateur des Grecs & des Romains , il en devint l'heureux interprete ; ses traductions ressembloient aux belles copies de l'antiquité , qui font revivre dans un travail moderne , le feu & l'esprit de l'original ancien. Sensible aux agrémens de la Société , M. l'Abbé Gédoin porta & conserva dans le monde un cœur droit , une

ame simple ; & par un contraste assez rare , il unit à la chaleur la plus vive dans les contestations , un fond inépuisable de bonté & de douceur. On a besoin , pour louer les hommes vulgaires , d'emprunter les ornemens de l'Eloquence ; la simplicité des faits suffit à l'éloge du vrai mérite. M. l'Abbé Gédoin rendit des services aussi importans à la République des Lettres , que ses ancêtres en avoient rendu à l'Etat dans les emplois du Ministère & de la Guerre , pendant l'espace de plus de trois siècles. Il eut des amis à qui il fut fidèle ; il en est regretté ; leurs larmes sincères honorent plus sa mémoire qu'un vain tribut de louanges.

Vous m'avez choisi, MESSIEURS , pour succéder à cet Homme célèbre ; puiffai-je un jour répondre à vos vœux ! Je sçais qu'en m'affociant à votre gloire , vous avez moins prétendu couronner mes foibles talens , que les encourager. Ma jeunesse qui me rend plus capable de profiter de vos leçons , loin de me nuire , a parlé en ma faveur. Vous vouliez sans doute faire asseoir parmi vous , dans

le même jour, un des Maîtres de la Langue Françoise *, & adopter un élève. Je pénétre vos intentions ; vous marquez par vos bienfaits les tributs que vous exigez de ma reconnoissance ; je connois déjà le genre d'ouvrage auquel vous me destinez ; je vois le Héros que je dois célébrer ; vos vœux feront remplis : recevez mes engagemens, daignez les porter aux pieds du Trône de votre auguste Protecteur. Oui, MESSIEURS, à votre exemple, je consacre dès aujourd'hui toutes mes veilles, tous mes travaux, au Défenseur des Rois, au Pere du peuple, au Héros de la guerre, à l'Ange de la paix.

* M. l'Abbé Girard.





R É P O N S E

*De l'AUTEUR au Discours de Réception
de M. DUCLOS.*

MONSIEUR,

J E ne dois point au caprice du sort l'honneur de présider à cette Assemblée ; l'Académie Françoisè a voulu confier à vos amis le soin de vous marquer son estime. Elle auroit choisi entre eux , pour parler en son nom , si elle n'eût été sensible qu'à sa gloire ; un homme dont les talens sont connus , dont les succès sont assurés , & qui né à la Cour , pourroit négliger les Lettres , s'il avoit moins d'esprit , & leur donner un nouvel éclat , s'il étoit moins modeste.

En me réservant l'honneur de vous recevoir dans son sein , l'Académie, MONSIEUR , n'a point consulté mes forces ; elle ne s'est souvenue que de mes sentimens ; elle a en-

vifagé comme une récompense de mon zèle & de mon respect pour elle , le plaisir que j'aurois de vous couronner à ses yeux , & de mesurer le tribut d'estime qu'elle m'ordonne de vous rendre aux éloges qu'inspire l'amitié.

Ces lieux ont assez retenti des louanges de l'esprit & du génie ; c'est à l'amitié , c'est à ce sentiment respectable que je consacre aujourd'hui mes foibles talens.

Quel heureux moment pour vous & pour moi ! Je n'ai point à craindre de vous trop louer ; vous n'aurez point à rougir de mes louanges : l'éloge d'un ami est toujours exempt de flatterie. L'homme indifférent peut à son gré diffimuler les défauts , exagérer les bonnes qualités , supposer des vertus ; mais l'ami ne suppose rien dans son ami , il sent tout ce qu'il exprime ; & s'il se trompe quelquefois sur l'étendue du mérite , il ignore toujours qu'il se soit trompé. Plus il est sensible , plus il est susceptible de prévention ; l'illusion qui le séduit , le charme en même-temps qu'elle l'égare.

C'est pour me défendre , autant qu'il est en moi , d'une illusion si flatteuse , que j'éviterai de m'étendre sur le succès de vos différens Ouvrages. Ce n'est point à votre ami à vous dire que l'esprit qui y régné est un esprit de lumiere & de feu qui vole rapidement à son but , qui dévore tous les obstacles , dissipe toutes les ténèbres , & ne néglige quelquefois de s'arrêter sur les divers accidens qui précèdent , accompagnent ou suivent les objets , que pour présenter plus vivement les objets mêmes. Il n'est permis qu'à des Juges sans prévention d'apprécier la noble hardiesse d'un Ecrivain qui s'écarte des routes communes , non par singularité , mais parce que son génie lui en ouvre de nouvelles , qui attaque avec force l'empire injuste des préjugés , & respecte avec soumission toutes les loix de l'autorité légitime.

Je laisse à vos justes admirateurs le soin d'applaudir à votre esprit ; mon devoir est de parler de votre cœur ; de développer , de faire encore mieux connoître cette partie de vous-même , si intéressante pour nous , & sans

laquelle , en vous décernant la couronne du talent & de l'esprit , nous aurions gémi de ne pouvoir vous accorder le prix de notre estime.

Je dois rappeler , pour la gloire des Lettres , ce temps à peine écoulé , où l'honneur d'être assis parmi nous excita l'ambition d'une foule de concurrens estimables. Le Public & l'Académie même partagés entre un Ecrivain célèbre , & un homme qui joint au mérite littéraire l'avantage d'être utile à l'Etat , s'occupoient sans cesse des deux rivaux , défendoient avec chaleur leurs intérêts , & attendoient avec une impatience mêlée de crainte , le moment marqué pour le triomphe. Jamais victoire ne fut mieux disputée ; jamais au milieu des sollicitations les plus puissantes , la liberté de l'Académie , si nécessaire au bien des Lettres , & le plus grand des bienfaits de notre auguste Protecteur , ne se conserva si pleine & si entière ; jamais deux émules ne s'estimerent de si bonne foi , & ne se firent la guerre avec tant de probité. Ils combattoient sans crainte , persuadés que le vainqueur deviendrait l'ami le plus zélé de son

rival , au moment qu'il seroit nommé son Juge.

L'événement justifia cette confiance réciproque ; l'un & l'autre parti se réunit ; les suffrages se confondirent pour être unanimes , & les Juges cessèrent d'être partagés entre les deux concurrens , dès qu'ils eurent deux couronnes à leur offrir.

Vous ne devez pas regretter , MONSIEUR , de n'avoir pu solliciter vous-même une place que nous vous destinions depuis long-temps. Vos amis , pendant votre absence , ont achevé de lever le voile qui déroboit vos vertus ; ils ont révélé ces secrets de l'honnête-homme , ces actions généreuses faites sans ostentation , & toujours cachées avec soin ; ils ont mis dans le plus grand jour cette noblesse de sentimens , cette simplicité de mœurs , ce fond de franchise & de probité qui déconcerte souvent la dissimulation , & attire toujours la confiance.

Pardonnez-moi , MONSIEUR , de m'occuper si long-temps de vous ; peut-être un jour , placé où je suis , verrez-vous entrer

dans ce sanctuaire des Muses un ami ; vous sentirez alors combien il est doux de pouvoir le louer publiquement , & combien il est difficile d'abrégér son éloge.

Je n'ajouterai rien au portrait que vous venez de faire de votre célèbre Prédécesseur ; vous avez saisi tous les traits qui peignent son esprit , qui caractérisent ses Ouvrages ; & je les affoiblirois , si j'essayoie de les imiter. Je me contenterai donc de remarquer que M. l'Abbé Mongault , dans ses excellentes Traductions , a sçu asservir avec tant d'art la Langue Françoisé au génie de la Langue Latine & de la Langue Grecque , que les expressions seules sont changées , & que l'esprit de l'original , conservé tout entier , semble avoir repris une nouvelle vie. Hérodien dans son Histoire , Cicéron dans ses Lettres , parlent comme des François , & ne cessent pas , s'il est permis de s'exprimer ainsi , de penser comme des anciens.

M. l'Abbé Mongault eut encore un autre genre de mérite plus rare & plus grand aux yeux de la raison. Sévere critique des origi-

naux dont il faisoit de si belles copies , il aperçut des défauts dans l'Orateur Latin , & un grand nombre de fautes dans l'Historien Grec ; il osa les relever avec une hardiesse presque sans exemple. Sans doute la supériorité de son esprit pouvoit seule l'empêcher de tomber dans cette espece d'idolâtrie si commune aux Traducteurs.

Venez , MONSIEUR , nous consoler de la perte d'un Ecrivain si estimable ; nous sommes en droit d'attendre de vous les mêmes secours. Comme lui , vous appartenez à une Colonie si florissante , qui sortie autrefois du sein de l'Académie Françoisse , nous rend par reconnoissance les trésors de lumiere qu'elle reçut autrefois de nous. Venez nous faire part des richesses qu'elle decouvre tous les jours , & portez-lui en échange ces principes de goût , ces finesse de l'art d'écrire qui font l'objet de nos recherches.

Vous verrez régner dans nos Assemblées l'égalité la plus parfaite , malgré la différence des conditions ; la docilité la plus grande , malgré la supériorité des lumieres ; la con-

corde au milieu des talens, & l'union entre les rivaux.

Vous verrez l'Académie, toujours équitable, ne mépriser dans ses plus cruels ennemis, que l'injustice de leur prévention, & louer, même de bonne foi, les dons précieux de l'esprit dont ils abusent contre elle.

Vous verrez enfin dans ce Temple des Muses, les vertus exciter autant d'émulation que les talens. Oui, MONSIEUR, l'estime d'un Roi Protecteur des Arts, les bontés d'un Monarque Pere de son Peuple, sont pour l'Académie Françoise des motifs d'ambition plus puissans que les applaudissemens de l'Univers, & les louanges de la postérité. Admis au pied du Trône, vous bénirez avec nous le règne de la Justice; vous célébrerez les succès de la guerre, sans perdre de vue les avantages de la paix. L'encens de la flatterie ne fume point devant notre Maître; le Roi méprise la louange; il n'aime que l'expression du sentiment. Que nous sommes heureux! En ne disant que la vérité, nous faisons l'éloge de son règne.

Bientôt son Palais va retentir de nos chants ;
 bientôt un Fils digne de lui, un Prince l'es-
 pérance des François , qui au sortir de l'en-
 fance connoissoit déjà la probité , & l'hono-
 roit de ses éloges , va s'unir au pied des
 Autels à une Princesse illustre , qui ne doit
 qu'à ses vertus le bruit de sa renommée. Bien-
 tôt ces deux augustes Epoux vont former ces
 liens respectables qui assurent la gloire du
 Trône & la félicité des Peuples.

Que leurs nœuds sacrés soient éternels ;
 que leur bonheur surpasse leur espérance , &
 égale l'ardeur de nos vœux ! Une semblable
 union annonce à la postérité la plus reculée ,
 des Princes justes ; aux ennemis de la France ,
 des Vainqueurs généreux , & des Arbitres à
 l'Europe.



COMPLÉ



COMPLIMENS

Faits à Versailles le 13 Avril 1747.

*Par l'AUTEUR, Directeur de l'Académie
Françoise, à l'occasion de la mort de la Reine
de Pologne.*

A U R O I.

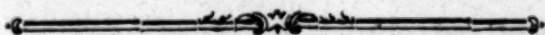
SIRE,

Tous vos Sujets, & même vos ennemis, admirent dans VOTRE MAJESTÉ le grand Roi, le vainqueur généreux, & le Protecteur de la Justice. Permettez, SIRE, à l'Académie Françoise, toujours occupée de votre gloire, d'admirer sur le Trône un Monarque tendre & compatissant, qui essuie les larmes de sa Famille auguste, qui calme & partage sa douleur, & à qui les liens du sang & les nœuds de l'amitié sont aussi chers que les

II. Part.

K

droits de sa Couronne. Un Héros n'illustre que son siècle; un Roi sensible fait honneur à l'humanité.



A LA REINE.

MADAME,

Nous n'osons exprimer à VOTRE MAJESTÉ les sentimens dont nous sommes pénétrés; un mot peut faire couler de nouvelles larmes. Jugez, MADAME, combien l'Académie Françoisé est touchée de vos regrets par la crainte qu'elle a d'en rappeler la cause. Qu'un zèle si pur, que des hommages si sinceres puissent consoler VOTRE MAJESTÉ! Quelque juste que soit votre douleur, nous ferions nos efforts pour la calmer, si nous ne sçavions pas que le courage est inséparable de la vertu.



A MONSIEUR
LE DAUPHIN.

MONSIEUR,

SI nos vœux sont remplis , vous ne verrez plus l'Académie Française vous offrir le tribut de sa douleur. Nous espérons, MONSIEUR, ne paroître à l'avenir devant vous qu'animés par la joie , ou conduits par la reconnoissance. Que ne devons-nous pas attendre de vos bienfaits ? Vous accordez aux beaux Arts , en les cultivant vous-même , la protection la plus glorieuse & la plus utile.

A MADAME
LA DAUPHINE.

MADAME,

LES nœuds sacrés que vous venez de former avec un Prince , l'amour des François ,

146 COMPLIMENS.

vous rendent propres tous ses sentimens. Vous partagez aujourd'hui ses regrets ; puissiez-vous à l'avenir ne ressentir que son bonheur ! Que sa félicité, MADAME , soit toujours votre ouvrage , comme elle est la source de nos espérances ! La vertu que vous rendez aimable , vous donne des droits éternels sur son cœur , & vous assure à jamais de nos hommages.

COMPLIMENT

*FAIT au ROI à son retour de l'Armée, le 28
Septembre 1747.*

SIRE,

LES succès rapides n'ont acquis aux Princes les plus heureux que le titre de Conquérant ; les obstacles vaincus de toutes parts vous ont mérité celui de Héros ; & votre amour constant pour la paix , au milieu des prospérités de la guerre , vous assure à jamais les noms de Sage & de Pere de la Patrie.

F. I. N.

PIÈCES

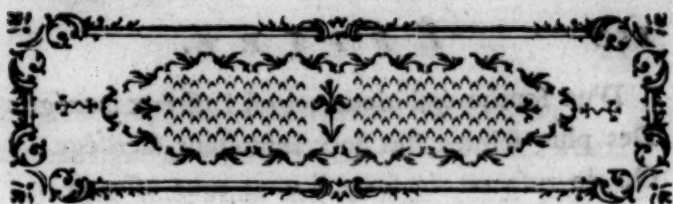
ADRESSÉES

A M. LE C. DE B***

THE
PIECES

ADVERTISING
A.M.F.C. DEB**

THE
PIECES



É P I T R E

A SON EXCELLENCE *

M. L'ABBÉ C. DE B****

*SUR la conduite respectivè de la France &
de l'Angleterre.*

Vous en qui la candeur , la foi , la vérité ,
Des mœurs de la nature ont la simplicité ,
Ministre citoyen , vertueux Politique ,
B***** , cet art profond où votre ame s'applique
N'est donc point l'art de feindre & de dissimuler ,
D'engager sa parole & de la violer ,
D'ébranler d'un Etat les fondemens paisibles ,
De tendre aux Souverains des pièges invisibles ,
Et de leur présenter , pleine d'un doux poison ,
La coupe du mensonge & de la trahison ?

* M. le C. de B*** étoit alors Ambassadeur auprès
de leurs Majestés Impériales.

D'un fourbe ambitieux tel est l'affreux manège :
Des plus saintes des loix infraacteur sacrilège ,
Ou de ruse ou de force il veut tout asservir.
Le crime est sa vertu dès qu'il peut le servir.

C'est cette ambition tyrannique & fatale ,
Qui de la Politique inventa le dédale.
Elle avoit tout à craindre en osant éclater ;
Pour subjuguier le monde il fallut le flater :
Des traits de la Justice on colora l'injure ,
A l'ombre des sermens s'éleva le parjure ,
La trahison suivit la foiblesse & la peur ,
Et cacha son poignard sous un voile trompeur.

Mais s'il est une intrigue obscure & tortueuse ;
Il est une sagesse & noble & vertueuse.
Fille de la Justice & mere de la Paix ,
Son trône est entouré des heureux qu'elle a faits.
Elle se montre aux Rois , telle qu'aux jours d'Astrée
Sur la terre encor pure elle fit son entrée :
Ses traits d'un faux éclat ne sont point revêtus ;
Elle est nue sans art , comme il sied aux vertus.
Qu'auroit-elle à cacher ? Sa bonté généreuse
Ne desire plus rien , quand la terre est heureuse.
L'honneur & l'équité , la concorde & l'amour
Soutiennent sa couronne , & composent sa Cour.
Que dans son sanctuaire on pénètre à toute heure ;
Un soleil sans nuage éclaire sa demeure :

Ses oracles sacrés n'ont rien de captieux ,
Et leur livre est sans cesse ouvert à tous les yeux.

Du Roi que vous servez telle est la politique.
Il ne demande en vous qu'un sage véridique :

Montrez dans tout leur jour les vertus de son cœur ,
B * * * * , à l'artifice opposez la candeur.

C'est à nos ennemis à chercher les ténèbres.

Mais déjà leurs complots ne sont que trop célèbres ,

L'Anglois a dit : (a) » Les mers bornent mon horizon ,

» Leurs bords sont mes remparts ; mais ils sont ma

» prison :

» L'Europe a beau changer de face & de fortune ,

» Tourbillon séparé de la sphere commune ,

» D'un feu séditieux consumé vainement ,

» En ferai-je moi seul la proie & l'aliment ?

» Répandons au-dehors ce feu qui me dévore :

» Hâtons-nous d'affervir l'Océan libre encore ;

» Et qu'un monde nouveau , par moi seul dominé ,

» Se joigne aux bords étroits où je suis confiné.

A ces mots , les deux mers se couvrent de ses
voiles.

Ses Peuples vont chercher de nouvelles étoiles ;

Et son vaste commerce , à peine encor naissant ,

(a) On remonte ici aux tems d'Henri VIII & de la
Reine Elifabeth,

Vole d'un monde à l'autre, & revient florissant.

Le Portugal heureux & l'Espagne opulente
Promenoient sur les mers leur fortune indolente.
Sans desirs, sans besoins & sans activité :

Du fruit de leurs travaux Londre avoit hérité.

De ses fers échappé le Batave intrépide

Avoit pris dans la Paix un essor plus rapide.

Du luxe de l'Europe agile messager,

Son règne fut brillant ; mais il fut passager.

L'ambitieux Anglois ne veut point de partage.

Ce rival à ses yeux est fait pour l'esclavage :

Il l'attaque, il le presse, il veut le mettre aux fers.

Il est vaincu lui-même, il est chassé des mers ;

Il flatte le vainqueur, l'apaise, le désarme.

Le Batave en ses mains se livre sans allarme,

D'un Roi qui l'a vengé (a) se détache pour lui ;

L'Anglois au poids de l'or lui vend un foible appui,

Et sous le nom d'ami s'en faisant un esclave,

L'abaisse, l'affoiblit, le dépouille & le brave.

Cependant le François, par l'Anglois dédaigné,
Allarme en s'élevant son orgueil indigné.

Peuple doux & léger, mais courageux, docile ;

Inventeur négligent, imitateur habile ;

Demain profond dans l'art qu'il effleure aujourd'hui,

(a) Louis XIV.

Il laisse , en se jouant , ses maîtres après lui.

Industrieux François , remplis tes destinées.

Les mers , pour recevoir tes poupes fortunées ,

Embrassent tes Etats , te présentent leur sein :

Leur rivage à tes pieds s'arrondit en bassin.

Tes fleuves nourriciers , la Loire vagabonde ,

La rapide Charente , & la vaste Gironde ,

La Seine aux flots d'argent , le Rhône impétueux ,

Attendent des deux mers les tributs somptueux.

Le Pin (a) cherche ta voile & des monts se détache ;

Le Chêne , pour voguer , vient s'offrir sous ta hache ;

Le fer , né sous tes pas , dans tes forges coulé ,

Prêt à vomir la foudre , en cylindre est moulé ;

Une écorce légère , au défaut de la soie ,

Se replie en cordage , en voile se déploie ;

Le sapin te prodigue un bitume onctueux ;

Rien ne manque à tes arts , tout seconde tes vœux.

L'Aurore & le Couchant appellent tes Pilotes :

Ils partent ; & bientôt le retour de tes flottes

Étale les tributs de Smyrne & de Tunquin ,

Les fruits de l'Amérique & l'or de l'Africain ,

Les baumes , les parfums de la fertile Asie ,

Et du grain de Moka l'odorante ambrosie ,

(a) Les Pyrenées peuvent fournir à la France des mâts & des bois de construction aussi beaux & peut-être meilleurs que ceux du Nord.

Et l'azur d'une plante , (a) & le miel d'un roseau , (b)
 Et du ver Indien (c) le précieux réseau
 Et ce riche duvet (d) qu'une main délicate
 File sous les palmiers de Golconde & Surate ,
 Dans tes Ports enrichis attirent tes rivaux ;
 Pour toi nouveaux trésors , pour eux besoins nouveaux.

L'envie en frémissant s'éveille à ce spectacle.
 Peuples jaloux , pourquoi , sans trouble & sans obstacle ,

Par les mêmes travaux ne pas vous signaler ?
 L'heureux François n'oppose , à qui veut l'égal ,
 Que l'émulation , la valeur , l'industrie ,
 Les talens & les arts enfans de sa Patrie.

L'Anglois , tyran des mers , sûr de son ascendant ,
 Prétend seul de Neptune usurper le trident.
 Il s'est déjà soumis de contrée en contrée ,
 Les plus riches climats de l'Inde hyperborée ;
 Et ces bords tant de fois usurpés & repris ,
 Sont pour lui de la Paix & le gage & le prix. (e)
 Des colonnes d'Hercule au détroit du Bosphore ,
 Et des glaces d'Hudson jusqu'aux fables du More ,
 Ses vaisseaux dans leur course embrassent l'univers ;

(a) L'Indigo.

(b) Le Sucre.

(c) Le Ver à soie.

(d) Le Coton.

(e) La Paix d'Utrecht.

Mais pour lui nos succès sont autant de revers.

D'une rivalité paisible & généreuse

Il craint de hasarder l'épreuve dangereuse.

Stairs (a) semble s'écrier du bord de son tombeau:

» Citoyens, de la guerre allumez le flambeau,

» Des rivaux de la France aiguillonnez la haine;

» Mais ne vous flattez point de l'espérance vaine

» De vaincre en ces climats un ennemi puissant,

» Qui peut vous accabler, même en s'affoiblissant.

» Achetez, s'il le faut, des bras qui le détruisent:

» Contre vos Alliés que ses efforts s'épuisent.

» Mais vous, sans plus chercher dans des combats
douteux

» Une gloire sanglante ou des revers honteux,

» Portez loin de ces bords vos forces réunies :

» Submergez ses vaisseaux, brûlez ses Colonies.

» C'est-là, que dans sa source il faut aller tarir

» Ce commerce fécond qu'il ne peut secourir.

» Qu'on nomme vos exploits conquêtes ou rapines;

» Allez de sa puissance attaquer les racines,

» Et vous verrez bientôt se flétrir de langueur

» Cet arbre dont la sève entretient la vigueur.

(a) Le système de Milord Stairs est connu de toute l'Europe. Sa plus grande frayeur étoit que la France eût une Marine. Les Anglois, disoit-il, doivent l'écraser à quelque prix que ce soit, dès qu'ils la verront s'élever.

Londres grave en airain ces leçons dans ses fastes ;
Tout semble conspirer à des projets si vastes :
L'Europe est embrasée , & l'Empire François
Vainqueur , mais accablé de pénibles succès ,
Entouré d'ennemis , consume dans la guerre
Et son or & son sang répandus sur la terre. (a)
Les vainqueurs , les vaincus , dans ce triste univers ,
Tout gémit ; & l'Anglois triomphe sur les mers.

Instruits par le malheur , les Peuples se demandent :

- » Pour qui coule le sang que nos glaives répandent ;
- » Et pour qui pleurons-nous nos enfans égorgés ,
- » Nos murs réduits en poudre & nos champs ravagés ?
- » L'Anglois seul , enrichi de la perte commune ,
- » Veut sur notre ruine élever sa fortune ;
- » Mais qui de nous est fait pour être aveuglément
- » De son ambition la proie ou l'instrument ?
- » Des Isles de Colomb aux rivages de l'Ourse ,
- » Quand le fer destructeur aura marqué sa course ;
- » Quand nous l'aurons rendu plus fier , plus dange-
» reux ;
- » En bute à ses complots , serons-nous plus heureux ?
- » L'un à l'autre il nous vend comme de vils esclaves.
- » Il a par les François ruiné les Bataves ;

(a) Guerre de Bohême.

- » Pour épuiser la France il arme les Germains,
» Qu'il détruira peut-être un jour par d'autres mains.
» Jadis (a) pour l'Acadie il eût livré l'Autriche:
» Toujours prêt à courir au butin le plus riche;
» Que son intérêt change, il change de parti,
» Et n'offre à qui le sert qu'un joug appesanti.
» A ce funeste joug c'est trop livrer nos têtes:
» Qu'il poursuive lui seul ses injustes conquêtes;
» Et qu'on ne dise plus que son or corrupteur
» Est du fort des Etats l'arbitre & le moteur.

Ainsi l'Europe enfin s'éclaire & se dégage.
L'Anglois en vain trois fois la rappelle au carnage:
Trois fois (b) vaincu lui-même il fuit en menaçant,
Et réduit à la Paix (c) la signe en frémissant.

Sur l'Océan calmé les hostilités cessent,
L'espérance & l'ardeur dans nos Isles renaissent,
Le commerce effrayé rappelle ses esprits:
D'abord foible & timide, il sort de ses débris;
Pas à pas il s'étend, s'affermir & s'élève
Et l'envie aussi-tôt contre lui se souleve.
La Paix tenoit ce monstre à ses pieds enchainé;

(a) L'Acadie cédée aux Anglois fut une des conditions du Traité d'Utrecht, qui assure la Couronne d'Espagne à la Maison de Bourbon.

(b) A Fontenoy, à Raucoux, à Lawfeld.

(c) La Paix d'Aix-la-Chapelle.

Mais bientôt de ses fers il sort plus effréné.

L'orage qui se forme aux bords de l'Acadie,
Menace l'Univers d'un nouvel incendie ;
L'Anglois en l'excitant feint de le conjurer.
Il atteste la Paix que l'on vient de jurer ,
Il l'atteste , & médite , implacable en sa haine ;
Du Canada surpris l'invasion soudaine.
Tel étoit ce projet si terrible & si vain ,
Dont Shirley parmi nous fomentoit le levain.

Le piège est découvert ; retirez vos arbitres ,
Anglois : les attentats font désormais vos titres.
Qu'on n'examine plus vos droits ni vos desseins :
Ennemis dans la paix , dans la treve assassins
Vous avez révolté la grossière droiture
D'un peuple qui n'avoit pour loi que la nature.
Du parti le plus juste il s'est enfin rangé.
Vous osez le proscrire ; il sera trop vengé.
Sa Massue (a) a déjà secondé notre épée ,
Et déjà , d'une main dans le meurtre trempée ,
Il montre à ses enfans vos cheveux tout souillés
Du sang qui fume encor sur vos fronts dépouillés.

Braddock , ce confident d'une trame perfide ,
De vos brigands armés ce redoutable guide ,
Les voit périr , succombe , & nous laisse en mourant

(a) Les Sauvages l'appellent *casse-tête*.

D'un complot détesté l'aveu déshonorant.

Honteux, désespéré de ce revers funeste
Dans toute sa fureur l'Anglois se manifeste :
Semblable à cet esprit du Ciel précipité
Que l'Homere de Londre a si bien imité,
Son orgueil confondu s'endurcit à la honte,
Et de rage écumant, mord le frein qui le dompte.

Qu'est devenu ce Peuple autrefois vertueux ?
Son courage étoit noble autant qu'impétueux :
L'équitable François l'admiroit sans le craindre :
Ses guerriers expirans nous forçoient à les plaindre :
Anglois, vous fûtes grands dans vos malheurs passés ;
De notre estime enfin vous êtes vous lassés ?
Où sont les sentimens que vous nous inspirâtes ?
Héros à Fontenoy, sur les mers vils Pirates,
Pour courir au pillage avec impunité,
Vous joignez la bassesse à l'infidélité !
Vous nous criez, *la Paix*, & nous livrez la guerre !
Lâcheté jusqu'à vous inconnue à la terre :
Vous nous tendez les bras, vers vous nous accou-

rons ;
Et vous nous trahissez quand nous vous secourons !

Mais d'un Peuple effréné ces horreurs sont l'ou-
vrage.

En soupçonner son Roi, c'est lui faire un outrage.

II. Part.

I.

Roi d'Albion, LOUIS n'en appelle qu'à toi : (a)
Il en est tems encor, juge & prononce en Roi ;
Sois complice ou vengeur, autorise ou répare,
Choisis... son choix est fait, & Fox (b) nous le
déclare.

LOUIS, ta gloire enfin n'a plus à balancer,
Et l'offense impunie invite à l'offenser.
Venge ton Pavillon, venge ton Diadème.

O France, quels trésors n'as-tu pas en toi-même !
Que Londres a peu connu ta force & tes moyens !
L'honneur sous un Monarque a fait des Citoyens.

Ame de nos Conseils, ô puissante harmonie !
De l'Etat dans tes mains la force est réunie.
Tout n'a qu'un mouvement, qu'un centre, qu'une
loi :

La France est un grand corps, dont le cœur est son
Roi.

Mais quel trouble imprévu s'élève au sein de Londres ?
LOUIS, dans ses projets tu viens de la confondre.
Si l'Autriche & la France ont dû se balancer,
S'affaiblir tour à tour, tour à tour s'abaisser ;
C'étoit pour s'affermir dans un juste équilibre,
Et rendre en s'unissant le monde heureux & libre.

(a) Réquisition du Roi.

(b) Réponse du Ministre d'Angleterre.

Aux desseins de Henri LOUIS a satisfait :

Il a fait ce qu'Armand dans ce siècle auroit fait.

France, Autriche, vos noms enlacés par la Gloire,
Enchaînés par la Paix se suivront dans l'histoire.

D'une sainte union symboles révévés,

Et du bonheur public présages assurés,

Ces noms en traits de flamme ornent le frontispice
Du Temple de Janus (a) fermé sous leur auspice.

REINE, l'amour du monde & l'exemple des Rois,
De LOUIS triomphant digne émule autrefois,
De LOUIS désarmé plus digne amie encore,
Le François s'admira; désormais il l'adore.

Les Sujets de LOUIS sont devenus les tiens.

Tes Peuples à leur tour sont au nombre des siens.

Leur amour pour leurs Rois vient de former leur
chaîne.

Ils furent ennemis sans connoître la haine;

Ils sont rivaux encor de gloire & de vertu,

Et s'aiment en Héros, comme ils ont combattu.

Rois amis des mortels, tranquilles Républiques,
C'est pour vous que sont faits nos liens pacifiques :

(a) Quand cette Epître a été composée, il y avoit lieu de présumer qu'aucune Puissance de l'Europe, ne seroit assez ennemie du bien public, & de ses intérêts particuliers, pour s'opposer aux vues pacifiques de la France & de l'Autriche.

Sous les ailes de l'Aigle, à l'ombrage des Lis;
Goûtez des jours sereins par la Paix embellis :
Tranquilles spectateurs, vous nous verrez combattre.
Sous ses coups imprévus l'Anglois croit nous abattre;
Il ne sçait point encor, même après Fontenoi,
Ce que peut le François lorsqu'il venge son Roi.

Londres t'a méconnu; ton ardeur l'a trompée :
Peuple autrefois l'ami de Rome & de Pompée,
Marseille, tu fais plus qu'on n'ose demander,
Et Richelieu n'a pas le tems de commander.
Huit Soleils ont produit les travaux d'une année:
Tout est prêt, on fait voile, & Minorque étonnée
Voit vingt mille Guerriers s'élancer sur ses bords.
L'Anglois cherche en fuyant son salut dans ses Forts.

Là, tout ce qu'inventa la prudence guerrière
Pour rendre une défense & longue & meurtrière;
Trois mille combattans sous un triple rempart,
Et la flamme & le fer, & la nature & l'art,
Nous avons tout à vaincre. Autour de ces murailles
La terre, sous nos pas endurec ses entrailles.
La bombe dans les airs s'élance en mugissant;
Le boulet vole, tombe & roule en bondissant;
A travers les éclats du bronze & du salpêtre,
L'insatiable mort commence à se repaître;
Le François l'envifage, & marche en l'insultant:
La voix qui le commande est tout ce qu'il entend.

Du front de Richelieu le calme & l'assurance
Sement autour de lui la joie & l'espérance,
Il semble qu'il fait part, au milieu des combats,
De son génie aux Chefs, de son cœur aux Soldats.

Sage & malheureux Bing, il est tems de paroître :
Viens chercher ta ruine & ta honte peut-être
Rome après la défaite honoroit la valeur ;
Carthage en un Héros punissoit le malheur :
Ta Patrie a l'orgueil & la foi de Carthage :
Tremble ; elle peut encor l'imiter davantage.
Il combat ; & vaincu , préfère son devoir
A l'honneur dangereux d'un noble désespoir ;
Il fuit : mais contre nous sa flotte ramenée
Peut secourir encor Minorque abandonnée.
Non , François , ton ardeur sçaura la devancer,
Sans donner aux destins le tems de balancer.
Est-il pour ce torrent d'obstacle qu'il ne dompte ?
S'il ne peut renverser sa digue , il la surmonte.
Déjà Mahon chancelle & prévoit son malheur :
Il résiste à la foudre , & cede à la valeur.
De l'Anglois consterné l'espérance est éteinte.
Ni de son triple Fort la redoutable enceinte ,
Ni le fossé profond qui nous tient séparés ,
Ni les fourneaux sans nombre à nos pieds préparés ,
Ni la foudre qui borde un mur inaccessible ,
Ne lui semblent pour nous un obstacle invincible.

Il cede, il capitule, & des Lis déployés
Il détourne en partant ses regards effrayés.
La Méditerranée à l'Europe est rendue,
L'Univers applaudit, & Londres est confondue.

C'est ainsi que la honte est le fruit de l'orgueil.
Quand le crime est heureux, la Terre est dans le
deuil :

La Terre est dans la joie, alors que la Victoire
Couronne la Vertu des lauriers de la Gloire.

MARMONTEL.



EPI TRE

A M. LE C. DE B***

J'AVOIS juré que, sur ma lyre,
 Je ne cadencerois jamais
 Ni l'Eloge, ni la Satyre.
 J'avois juré que désormais
 Ma Muse fiere, sans rudesse,
 Ne présenteroit point de fleurs
 Aux favoris de la Déesse
 Qui nous séduit par ses faveurs,
 Et dont l'inconstance traitresse
 Fait redouter à la Sagesse
 Le faite glissant des grandeurs.
 J'avois juré..... Vaine promesse!
 Je romps aujourd'hui mon serment,
 Pour vous heureux & rendre Amant
 Des doctes Nymphes du Permesse,
 Pour vous favori de Plutus;
 Vous en qui le rang, l'opulence
 Sont l'équitable récompense
 Et des Talens & des Vertus.

NE craignez pas que dans une Ode,
J'aïlle, louangeur incommode,
Vous assoupir par mon encens;
Je me ris de ces foux lyriques,
Qui, moins sublimes que pesans,
Versent leurs pavots pindariques
Sur les Belles & sur les Grands.

O Volupté, tendre Déesse,
Inspire-moi ces sons flatteurs,
Ces Vers, enfans de la paresse,
Qui par les charmes séducteurs
D'une agréable négligence,
Méritent toujours l'indulgence
Des plus difficiles Lecteurs.

C'EST sur ce ton que dans Cythere,
Couronné de myrte & de fleurs,
D'une voix flexible & légère,
Vous chantiez jadis ces trois Sœurs,
De qui la Nature est la mere,
Sans qui la beauté régulière
N'a point de droits sur notre cœur,
Et qui souvent à la laideur
Donnent l'heureux talent de plaire.
Qui, mieux que vous, pouvoit vanter
Des Grâces le charmant partage?

Vous êtes fait pour les chanter,
Puisque vos Vers en font l'ouvrage;

SUR la lyre d'Anacréon

Vous célébrez l'enfant volage,
Qui dans le printems de notre âge,
Est le tyran de la raison.
Vous chantez le Dieu de la table,
Celui des Vers & des Chançons;
Vous peignez la Muse adorable,
Qui par un regard favorable,
Vous inspira les plus doux sons,
Et qui non moins tendre qu'aimable,
Rendit son cœur à vos leçons.
Oui, votre Muse enchanteresse
Est l'amante de la Beauté,
L'image de la Volupté,
Et l'oracle de la Sagesse.

LA Volupté peinte en vos Vers,
N'est point cette idole pesante,
Qui sur le Pinde languissante,
Est insensible à nos concerts,
Qui, moins par goût que par foiblesse,
Exempte d'aimables desirs,
Languit au sein de la mollesse,
Et s'endort parmi les plaisirs :

C'est cette Nymphé fémillante ,
Toujours vive, toujours brillante,
Qui, par les ris de la gaieté
Et par les jeux de la folie,
Fait rire la mélancolie,
Et déride la gravité.
C'est la décence qui, sans cesse,
Par ses plaisirs comptant ses jours,
Boit dans la coupe des Amours,
Le doux nectar de la Sageffe.

ESCLAVE d'un vieux préjugé,
Envain l'imbécille vulgaire,
Croit que, de tous soins dégagé,
Un Poëte n'est partagé,
Que du talent peu nécessaire,
De coudre & de rimer des mots;
Mais vous joignez, malgré ces fots,
L'art d'être utile au don de plaire.

TEL on vit jadis ADDISSON,
Négocier la paix en France,
Pour le Monarque d'Albion;
Et graver à jamais son nom,
Par sa verve & son éloquence,
Dans les fastes de l'Hélicon.
Ou tel au temple de Thalie,
DESTOUCHES fronda nos travers,

Et fut utile à sa Patrie
Par ses Traités & par ses Vers.
Tel au luth Anacréontique,
Vous joignez l'étude des Loix :
Tel, vous délassant quelquefois
Par une Chançon poétique,
Des graves soins de vos emplois,
On vous a vu, grand Politique,
Soutenir avec tout le poids
D'une éloquence pathétique,
Et l'autorité despotique,
Et la justice de nos droits.
Oui, c'est vous, dont la main puissante,
Par une adresse bienfaisante,
Forma ce nœud si glorieux
Que l'Anglois craint & qu'il admire ;
Ce nœud qui vient de joindre entr'eux,
L'Espagne, la France & l'Empire.
Que ce premier de vos bienfaits,
Que ce lien qui nous rassemble,
Puisse réunir à jamais
Des Peuples nés pour vivre ensemble !
C'est vous qui rendez à Thémis
Sa balance & son premier lustre ;
Par vous notre Sénat illustre,
Verra ses droits plus affermis ;

Il va confondre la malice ,
Rétablir l'ordre , la justice ,
Et renverser nos ennemis.

MAIS tous ces bienfaits , dont la France
Conservera le souvenir ,
Nous font entrevoir l'espérance
Du plus favorable avenir.
Oui , tandis que sur nos frontières ,
Le Dieu terrible des combats ,
Au bruit des trompettes guerrières ,
Lance la foudre & le trépas :
Tandis que la voix de la gloire ,
Dans les feux conduit nos Guerriers ,
Et que la main de la victoire
Couronne leurs fronts de lauriers ;
Tandis qu'arbitres du tonnerre ,
Les François unis aux Germains ,
Ensemble s'ouvrent les chemins
De la Prusse & de l'Angleterre ;
Nous verrons vos paisibles mains
Fermer le temple de la Guerre ,
Enchaîner la paix sur la terre ,
Et rendre heureux tous les humains.
Nous vous verrons , à ma Patrie ,
Unir ces superbes Bretons

Dont nous admirons l'industrie,
Et qu'à regret nous combattons.
Nous vous verrons, nouveau Mécène,
Et même Horace quelquefois,
Elever aux plus hauts emplois,
Les heureux Chantres de la Seine,
Et les charmer par votre voix.
Une abondance légitime,
Va circuler dans nos Cités;
Les Arts, soudain ressuscités,
Prendront le vol le plus sublime:
Le Commerce banni des Mers,
Que trouble le Dieu des ravages,
Rapportera sur nos rivages
Les richesses de l'Univers.
La Religion triomphante
De l'artifice des méchants,
Ranimera les tendres chants
De la piété renaissante;
Terrassera l'audacieux,
Couronnera les vœux du Juste;
Et, jusques au plus haut des Cieux;
Elevera sa tête auguste.

BLIN. DE SAINMORE.



EPI TRE

A M. L E C. D E B * * *

A P R È S sa Retraite du Ministère.

DAIGNEZ excuser la licence
 Que , dans ses transports ingénus ,
 Le moins connu des inconnus
 Prend vis-à-vis votre ÉMINENCE ,
 D'oser lui porter les tributs ,
 Qu'à vos talens , qu'à vos vertus ,
 Doit offrir tout être qui pense.

NON , ce n'est point à la grandeur ,
 A la puissance , à la splendeur ,
 Que j'offre mes foibles adages :
 Et le poison adulateur
 Jamais n'infesta mes hommages ;
 Mais de loin votre adorateur ,
 De vos Ecrits admirateur ,
 Au modele des heureux Sages ,
 A votre Muse , à votre cœur ,
 A vos sentimens purs , sublimes ,

Je présente, en ces minces rimes,
Un encens pour vous peu flatteur.

MINISTRE, je vous félicite
Aujourd'hui de ne l'être plus ;
D'être affranchi de la poursuite
Du Courtisan qui sollicite,
Par mille placets superflus ,
Des graces, des faveurs d'élite,
Pour des services prétendus ,
Et le plus souvent mal rendus.

VOTRE bonne étoile s'acquitte ;
En vous rendant la faculté
De faire votre volonté :
Eh ! quel Philosophe ne quitte
Pour un bonheur si souhaité,
Une gênante autorité ,
Qui flatte moins qu'elle n'agite ?

AU Poste où vous avoient porté
Tous les genres du vrai mérite,
On est fort craint, fort respecté :
Des clients nombreuse est la suite ;
Mais on y perd sa liberté.
Au surplus, la liste est petite
Des bons amis de qualité.

D'AILLEURS, dans la plus haute placé;
Trouve-t-on la réalité
Du vrai bien, que le bon Horace,
Et tous les Menins du Parnasse,
Ont éternellement chanté;
Par un trait souvent répété,
Toujours plein de goût & de grace;
Bientôt il vous fera cité.

QUE de veilles, que de fatigues
Ne troubloient point vos plus beaux jours;
Pour développer tant d'intrigues,
Pour caver de furtifs discours,
Dissiper mille sourdes brigues,
Concilier tant d'intérêts;
Et rompre les obscures ligues
Que tramoient des complots secrets?

DANS ces pièges que savent rendre
La ruse & les sophismes vains,
Ou pour corrompre, ou pour surprendre
Les cœurs, les esprits les plus sains:
Votre franchise droite & pure,
D'un coup d'œil profond & léger,
Par sa marche facile & sûre
Perçoit tout l'art de l'étranger.

DANS

DANS leurs projets , dans leurs systêmes ,
Vous imposiez à nos voisins :
Vous éludiez leurs stratagêmes ,
Tandis que , prévenant leurs fins ,
La sagacité de vos vues
Barroit les routes inconnues
Qu'ouvroient leurs obliques desseins.

Vous étiez tout à la Patrie ,
Et vous n'étiez jamais à vous :
La gloire a des momens bien doux !...
Mais cette gloire si chérie
Des Ministres & des Héros ,
N'est qu'une fleur toujours nourrie ,
Loin des myrtes & des pavots.

» HEUREUX , dit l'Ami de Mécène ,
» Celui qui sçait vivre pour soi ,
» Qui ne reconnoît d'autre loi
» Que le doux penchant qui l'entraîne ,
» Qui ne cède qu'à ses desirs :
» Qui , loin des embarras du monde ,
» Jouissant d'une paix profonde ,
» N'a d'affaire que ses plaisirs !

CETTE aimable Philosophie
Ne se prend point dans nos Traités
Avec l'antique Germanie ,
II. Part. M

Ni dans la généalogie
De tant de Souverains, entés
Sur les Rejettons transplantés
Du Conquérant de l'Aufonie,

Les abstraites discussions
Des droits suspects des Nations,
Les Alliances & les Titres,
A chercher dans des momumens,
La plupart détruits par le temps,
Dans des Chartes, dans des Registres,
Que bien des fois les plus sçavans,
Ne constatent que sur des vitres,
Sur des cloches, sur des tombeaux,
Ou sur quelques douteuses litres
Empreintes de vieux panonceaux,....
Telle est, sur de sombres Bureaux,
Bien souvent la tâche où s'applique
Un Maître de la Politique,
Pour accorder des Rois rivaux.

Oh ! que ces mots froids de Diete ;
De Congrès, de Junte secrete,
Sont barbares sur l'Hélicon !
Et que la diffuse Logique,
Dont un Agent grave se pique,
A peu de cours chez Apollon !

De cette ténébreuse étude
 Que n'inspirent point les neuf Sœurs,
 Vous allez perdre l'habitude,
 En laissant à vos Successeurs,
 Au prix de vos doctes fleurs,
 Un travail moins sec & moins rude.

Vous rentrez dans vos doux loisirs.
 Vos jours tissus de vrais plaisirs,
 Dans le calme & dans l'opulence,
 Du succès de tous vos desirs,
 Répondent à votre ÉMINENCE.

Reprenez ces nobles crayons,
 D'où partoient les brillans rayons,
 Dont l'expression vive & pure,
 Sçait réaliser même encor,
 Par votre magique peinture,
 Tous les biens que, dans l'âge d'or,
 Cybelle offroit à la Nature.

Peignez-nous cette volupté
 Qui fait la gloire, la sagesse,
 Et du Lycée & du Permesse:
 Sur laquelle l'homme entêté,
 Par l'appas de l'oïfiveté,
 Prend trop facilement le change:

Faites-nous aimer la vertu,
 Si digne de notre louange;
 Par votre muse, confondue
 Le vice à ses pieds abattu,
 De nos illusions la venge.

Chantez la franchise & l'honneur,
 De la raison toujours compagnes;
 Les plaisirs purs, le vrai bonheur,
 L'innocence de nos campagnes,
 Et tant d'autres attraits divers
 De la félicité des Sages,
 Que, dans vos magnifiques Vers,
 Solemniseront tous les âges.

Par votre lyre & vos hautbois,
 Rappeliez ces Grâces naïves,
 Si séduisantes & si vives,
 Que vous embellites cent fois,
 Tantôt sous l'ombrage des bois,
 Tantôt sur l'émail de nos rives:
 Mais que l'esprit morne des Loix
 Depuis long-temps rend fugitives,
 A l'aspect du Trône des Rois.



LE RETOUR D'APOLLON.

A M. LE C. DE B***

QUAND Apollon quitta les Cieux,
Il apprit aux Bergers à chanter sur la lyre,
Et les échos se plaisoient à redire
De son luth enchanteur les sons harmonieux.
Il trouva le bonheur dans ce désert sauvage.
Se plaire en tous les lieux est le secret du Sage:
Triomphant, il revint s'asseoir au rang des Dieux;
Là, faisant plus d'heureux, il le fut davantage;
Il versa ses bienfaits sur cent Peuples divers:

Il avoit fait le bonheur d'un Village,
Mais il fit dans les Cieux celui de l'Univers.

On dit aussi, si l'on en croit l'Histoire,
Qu'il fut sensible aux vœux des plus simples mortels,
Et qu'il n'oublia point, au faite de la gloire,
Ceux qui, dans sa retraite, encensoient ses autels.

180 LE RETOUR D'APOLLON.

O vous, en qui l'Europe admire
Le sçavoir & le rang, l'esprit & la bonté,
Illustre CARDINAL, c'est à vous de me dire
Si c'est la fable, ou bien la vérité.

BLIN DE SAINMORE.

V E R S

POUR mettre au bas du PORTRAIT
de S. E. M. le C. DE B*****

LES Talens, la Naissance & l'éclat du génie,
Ont fait seuls toute sa grandeur ;
C'est dans les vertus de son cœur
Que les François liront l'Histoire de sa vie.

L'Abbé DE REYRAC.

4 JA 67

F. N.

